

Habiter un monde abîmé

Marie Boissard

Pour un design attentif à la fragilité
des espaces partagés en milieu urbain



Habiter un monde abîmé

Pour un design attentif à la fragilité
des espaces partagés en milieu urbain

Marie Boissard
Mémoire dirigé par Silvia Dore

Mastère Spécialisé Sustainable Innovation By Design 2021-2023
ENSCI — Les Ateliers

ENSci
LES ATELIERS

Avant-propos

Anciennement communicante, j'exerce aujourd'hui en tant que designer au sein du studio Les Sismo. L'intérêt que je porte aux pratiques du design est aussi récent que sincère. C'est avant tout à mon amour pour les sciences humaines et à l'ensemble des personnes – professeurs, chercheurs et professionnels – l'ayant nourri que je dois ce travail de recherche. De leurs enseignements, je retiens le sens de l'observation, le goût de l'analyse et l'art de la réflexivité. J'espère les honorer tout au long de mon analyse.

Diplômée en Sciences de l'Information et de la Communication, j'ai été amenée à accompagner pendant plus de 4 ans différents acteurs publics et privés dans la conception et l'animation de leur stratégie de communication. Ces années passées à leur côté m'ont beaucoup appris. Tous partageaient la même ambition : concevoir des récits inspirants et mobilisateurs autour d'enjeux sociétaux majeurs, parmi lesquelles la fabrique de la ville, l'inclusion numérique, le recyclage, l'innovation publique et bien d'autres. Tous partageaient, aussi, la même difficulté : celle d'être pris en étau entre l'effondrissement et le techno-solutionnisme, entre la nécessité d'adresser les défis écologiques tout en trouvant des alternatives désirables. Il me semblait pourtant plus que jamais nécessaire d'**ouvrir de nouveaux imaginaires et d'encourager ainsi de nouveaux modèles de relations, fondés sur une plus grande attention à l'impact de nos pratiques.** C'est là le point de départ de ma reconversion, mais aussi de ce mémoire.

J'ai intégré la promotion du Mastère Spécialisé « Innovation By Design » en octobre 2021 avec le souhait d'aller à la rencontre de nouvelles approches théoriques et expérimentales qui me permettraient de poser un regard nouveau sur les enjeux d'innovation qui m'animent. J'y ai en effet découvert une multiplicité de pratiques et de visions du design. J'ai surtout appris à y poser un regard moins naïf, plus critique. À construire, lectures, rencontres et expériences faisant, ma propre approche : **un design résolument transdisciplinaire, capacitaire et attentif aux relations que tisse l'humain avec son environnement à travers l'usage.** Mais surtout réflexif, car je crois en la nécessité pour le designer - comme pour tout concepteur - d'interroger sa pratique. Notamment lorsque cette dernière, souvent affiliée à la création d'objets, d'espaces, d'organisations nouvelles, a (trop) longtemps entretenu

le mythe d'une croissance sans limite promettant bien-être et prospérité.

C'est avec la volonté de développer la singularité de cette approche du design et de l'expérimenter au sein de projets pluriels que j'ai rejoint en mars 2022 les Sismo. Ce collectif de designer développe depuis 2015 le *design with care*, décrit par ses fondateurs comme un « programme méthodologique et éthique ». Fondé sur les théories du care, il affirme le principe suivant : « prendre soin des individus et des environnements amplifie notre capacité à avoir un impact positif et à agir ». Au fil de mes projets ces huit derniers mois, j'ai eu la chance de découvrir une partie de l'impact de l'approche du *design with care* sur les méthodologies, les postures et les outils employés par les designers. Certaines fois, aussi, sur la nature des projets elle-même. Cette « philosophie » - telle que de nombreux designers du studio aiment l'appeler – a certainement motivé, au moins en partie, ma volonté d'**explorer au sein de ce travail de recherche ce qui relève de l'impensé, de l'ordinaire, du banal dans toute sa fragilité.**

Or, quel meilleur terrain pour cela que l'urbain ? Tandis que les différentes périodes de confinement liées à l'épidémie de Covid-19 nous ont encouragé à réinvestir nos espaces domestiques (en temps, en soin, financièrement), il serait difficile d'en dire de même pour la plupart de nos espaces urbains, que nous semblons parcourir sans jamais y demeurer. Il est pourtant facile de constater la multiplicité des acteurs qui, chaque jour, œuvrent non seulement à leur construction, mais aussi à leur maintien.

Au travers de ce travail de recherche, c'est non seulement l'habitabilité de nos espaces urbains que je souhaite interroger, mais aussi la capacité du design à en prendre soin.

Sommaire

Avant-propos p. 4

Introduction : p. 8

Imaginer des façons de vivre dans un monde abîmé, un projet pour le design ?

1. De la nécessité de penser de nouvelles cultures de conception urbaine
2. De l'aménagement au ménagement : l'apport des théories du care
3. Le spatial care, ou comment acter la vulnérabilité de nos espaces urbains pour en faire un levier capacitaire
4. Vers une approche attentive et attentionnée du design en milieu urbain ?

Partie 1 : p. 17

Enquêter en milieu vulnérable : le design dans sa capacité à lire, analyser et restituer les besoins de soin

Penser l'aménagement d'un espace sous le prisme du care, c'est d'abord porter attention à ce qui s'y trouve. Au sein des pratiques de design, cette attention semble s'exprimer au travers de dispositifs d'enquête singuliers. En analysant ces derniers je tenterai de comprendre à travers quelles postures, grâce à quelles compétences et aidés de quels outils le designer se rend attentif au lieu et aux situations de vulnérabilité dont il devra prendre la charge.

Partie 2 : p. 37

Co-concevoir de nouveaux modes d'attention : le design dans sa capacité à fonder les conditions d'une élaboration commune du projet de soin

Dans un deuxième temps, j'interrogerai différentes modalités par lesquelles le designer permet à l'ensemble des acteurs et des actrices du projet urbain de se saisir de cette attention et d'en faire un levier de transformation au service d'espaces capacitaires. Une attention spécifique sera portée aux pratiques et aux artefacts développés dans le cadre d'expérimentations, ainsi qu'à la manière dont celles-ci permettent l'implication de chacun-e dans l'élaboration du projet de soin.

p. 59 **Partie 3 :**

Réussir le passage à l'échelle : de l'expérimentation à la diffusion d'une véritable culture du soin au sein des politiques de la ville

Je questionnerai enfin la capacité des actions menées à dépasser le cadre d'expérimentations temporaires pour s'inscrire dans la temporalité, plus longue, de la politique de la ville. Après une analyse des limites et points de vigilance qu'une telle inscription peut supposer, je tenterai de définir les différentes perspectives par lesquelles le design pourrait participer à la définition d'un cadre de soin, au service du maintien des espaces partagés.

p. 71 **Conclusion**

p. 76 **Bibliographie**

p. 81 **Annexes**

Introduction

Imaginer des façons de vivre dans un monde abîmé, un projet pour le design ?

« Faire des cabanes en tous genre – inventer, jardiner les possibles ; sans craindre d'appeler « cabanes » des huttes de phrases, de papier, de pensée, d'amitié, des nouvelles façons de se représenter l'espace, le temps, l'action, les liens, les pratiques. (...) Faire des cabanes pour occuper autrement le terrain ; c'est à dire toujours, aujourd'hui, pour se mettre à plusieurs. »

Marielle Macé, *Nos cabanes*, 2018.¹

Si je choisis d'introduire ma pensée par l'extrait de ce très bel essai écrit par Marielle Macé pour *AOC* en 2018, c'est parce qu'au-delà de sa finesse poétique, il dit tout de l'urgence avec laquelle nous sommes sommés de repenser la manière dont nous demeurons dans le monde, et de la richesse des formes que cette réinvention peut prendre.

Nous vivons dans un monde abîmé. Tandis que nos modèles sociaux, économiques et politiques menacent de s'effondrer, c'est un fait que nous ne pouvons plus nier. La violence avec laquelle certains événements naturels s'expriment (inondations, sécheresse, effondrement de la biodiversité...) témoigne de l'extrême vulnérabilité de nos modèles de société. Cette vulnérabilité n'est pas anodine. **Nous habitons le monde à travers un ensemble de relations complexes et fragiles, qui se tissent et se renouvellent à travers l'espace et le temps.** Nous ne sommes pas passifs face à ce renouvellement : nous y contribuons à travers nos pratiques, nos expériences et nos récits. Dans son essai *Being Alive*, l'anthropologue britannique Tim Ingold écrit : « Les êtres ne se contentent pas d'occuper le monde, mais ils l'habitent, et ce faisant en tramant leurs propres cheminements le long de son maillage ils contribuent à son tissage incessant et toujours renouvelé.² »

Il n'est pourtant pas compliqué de constater la difficulté avec laquelle nous habitons certains lieux, tant nous parcourons ces derniers sans y prêter la moindre attention. Le décès du photographe René Robert en janvier 2022, après avoir chuté

1 Marielle Macé. « Nos cabanes ». *AOC media - Analyse Opinion Critique*, 2018. <<https://aoc.media/fiction/2018/04/01/nos-cabanes/>>

2 Tim Ingold. *Being Alive. Essays on Movement, Knowledge and Description*. London : Routledge, 2011, p. 71.

3 Nicolas Douay et Maryvonne Prévot, « Circulation d'un modèle urbain « alternatif » ? », *EchoGéo*, 2016.

en pleine rue, témoigne bien tristement de l'indifférence avec laquelle nous parcourons ces espaces tous les jours. **Ce sont à ces espaces « sans grand intérêts » (nos rues, nos gares, nos cours d'immeuble ...) et à la préservation de leur habitabilité que je souhaite m'intéresser à travers ce travail de recherche.** Des lieux qui ne nous marquent ni par leur grandeur, ni par leur étrangeté. Des lieux qui nous marquent à tel point que nous ne les remarquons plus.

1. De la nécessité de penser de nouvelles cultures de conception urbaine

Mais ce que nous dit également l'essai de Marielle Macé, c'est que **nous pouvons – voire nous devons – inventer de nouvelles manières d'habiter.** Comment ? En créant d'autres régimes de relations, d'autres modèles de représentations, d'autres moyens d'être et de penser le monde. Depuis les années 1970, en écho à d'autres mouvements sociaux, **de nombreux collectifs se sont emparés de ce projet à travers la redéfinition de nouvelles cultures de conception urbaine.** Souvent multidisciplinaires, ces collectifs réunissent des acteur-riche-s des milieux de la recherche, de l'architecture, de l'urbanisme, du design, de la culture ou du militantisme. Tandis que certains s'attachent à faire évoluer les « manières de faire », d'autres travaillent à faire entendre les voix de ceux et de celles qui ne sont habituellement pas entendu-e-s. Tous défendent un modèle plus ouvert de la fabrique de la ville, conscient des enjeux écologiques et sociaux auxquels elle devra faire face. Une « manière de concevoir » suffisamment robuste pour pouvoir s'implanter dans un univers législatif largement normalisé et suffisamment souple pour s'adapter à chaque territoire et à ses spécificités. Une intervention qui ne craint ni d'investir les interstices urbains, ni d'en adresser les impensés. Ces nouvelles cultures de conception urbaines s'incarnent au sein de ce qu'on nomme aujourd'hui l'urbanisme tactique : à mi chemin entre l'urbanisme stratégique et l'urbanisme opérationnel, cette intervention hyperlocale « propose à tout citoyen d'agir matériellement sur son environnement urbain immédiat et quotidien afin de le rendre plus agréable à vivre, et ce sans attendre que les autorités/acteurs en charge de l'aménagement et de l'urbanisme répondent à ses aspirations³ ». Elle nous invite, pour reprendre le titre du récent ouvrage de Christine Leconte, actuelle

présidente du conseil national de l'Ordre des architectes et Sylvain Grisot, urbaniste et fondateur de l'agence dixit.net, à « réparer la ville »⁴.

2. De l'aménagement au ménagement : l'apport des théories du care

Au-delà des modèles de conception, c'est aussi l'ensemble de notre rapport à l'espace qui s'en trouve transformé. Il n'est plus seulement une surface que nous traversons, mais la somme d'attachements de différentes formes dont nous devons prendre soin. Cette nécessité de prendre soin, nous la retrouvons notamment au sein des théories du care. Difficilement traduisible en français, le concept de *care* a été élaboré et popularisé aux États-Unis dans les années 1980 par la philosophe Carol Gilligan. Dans l'ouvrage *In a different voice*, elle défend une éthique du *care* (autrement appelée « éthique de la sollicitude ») comme « une manière de penser la morale fondée sur le souci des autres (...) et l'acte de "prendre soin"⁵ ». Ancrée dans les luttes féministes, l'éthique du care vise dans ses premières années la reconnaissance du rôle primordiale des femmes dans la prise en charge de la vulnérabilité des personnes avant d'être élargie et de prendre une portée politique. En mettant la vulnérabilité des choses et des personnes au cœur de leur réflexion, les théoricien·nes du *care* soulignent le rôle essentiel de tous ceux et de toutes celles qui prennent soin. Ils-elles révèlent également la manière avec laquelle ce rôle est – la plupart du temps – ignoré, voire invisibilisé au sein nos sociétés.

Dans son ouvrage *Un monde vulnérable*, Joan Tronto propose une définition générique du *care* :

« Au niveau le plus général, nous suggérons que le care soit considéré comme une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre « monde », de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie. »

Joan Tronto, 2009.⁶

Cette proposition de définition me semble également d'un grand apport au regard de cette nécessité d'inventer de nouvelles manières d'habiter un monde abîmé : en insistant sur le caractère

« générique » du *care*, Joan Tronto fait de ce dernier « un concept politique, dépassant les hiérarchies de mutualisations collectives et encourageant les coopérations démocratiques » et nous invite à « accepter et construire un monde nouveau pensé à partir de nos vulnérabilités communes, de l'acceptation que nous avons tous et toutes besoin de soin et que nous sommes interdépendantes.⁷ »

Il est donc peu étonnant de voir naître, parmi les travaux de celles et ceux qui encouragent à une nouvelle fabrique de la ville, une réflexion nouvelle sur la relation entre espace et *care*. Que cela soit à travers des expositions (parmi lesquelles je peux citer la très récente exposition « Soutenir. Ville, architecture et soin » organisée par le collectif d'architectes SCAU et la philosophe et psychanalyste Cynthia Fleury au Pavillon de l'Architecture en 2021), la conception de programmes de recherche (Le laboratoire des Délaissés organisé par La Chaire de Philosophie à l'Hôpital du GHU de Paris et le collectif La Preuve par 7) ou les projets de collectifs eux-mêmes (parmi lesquels les projets de Civic City et du collectif PEROU), cette relation est envisagée de deux manières.

D'un côté il s'agit de penser **l'espace comme objet de soin**, c'est-à-dire de questionner en quoi l'ensemble des activités de soin, de maintien, de réhabilitation ou de restauration des espaces relèvent du *care*. De l'autre il s'agit de penser **l'espace comme support de soin**, c'est-à-dire d'explorer en quoi certaines configurations spatiales facilitent le développement du *care*.

Joan Tronto elle-même s'est questionnée, dans un récent texte, sur ce que pourrait, ou plutôt sur ce que devrait être, une architecture du *care*. Dans l'article « Caring Architecture » publié au sein de l'ouvrage *Critical Care, architecture and urbanism for a broken planet*, elle invite notamment à « ne plus considérer les bâtiments comme des « choses » mais comme un tissu de relations continues – dans le temps et dans l'espace – avec un environnement, des individus, une faune et une flore » et à penser ainsi « une approche intégrée et attentionnée de l'architecture⁸ ». Dans la version française du même article publiée par la revue *Topophile*, les auteur·rice·s choisissent de traduire « caring architecture » par « architecture du ménagement ». Ils et elles s'inspirent pour cela des réflexions du philosophe français de l'urbain Thierry Paquot. Dans un article publié dans la même revue en 2021, ce dernier fait du ménagement une nécessité au cœur de la fonction d'habiter⁹. Il cite notamment Heidegger qui, dans son célèbre essai « Bâtir Habiter Penser », écrit : « Le trait fondamental de l'habitation est ce ménagement.¹⁰ »

4 Christine Leconte, et Sylvain Grisot. *Réparons la ville ! Propositions pour nos villes et nos territoires*. Apogée, 2022.

5 Carol Gilligan. *In a different voice: Psychological theory and women's development*. Harvard University Press. 1982.

6 Joan Tronto, *Un monde vulnérable, La Découverte*, 2009.

7 Audrey Courbebaisse et Chloé Salembier, « L'espace Au Prisme de l'éthique Du Care / Housing through the Lens of Care », *Les Cahiers de La Recherche Architecturale Urbaine et Paysagère*, 2022.

8 Joan Tronto, « Caring Architecture », in *Critical Care, architecture and urbanism for a broken planet*, Angelika Fitz and Elke Krasky Editors, MIT PRESS, 2020.

9 Thierry Paquot, « Ménager le ménagement ». *Topophile*. 2021, (consulté le 1 novembre 2022). <<https://topophile.net/savoir/menager-le-menagement/>>

10 Martin Heidegger, « Bâtir Habiter Penser » in *Essais et conférences*, 1954, traduit de l'allemand par André Préau, Paris : Gallimard, 1958.

À partir de cette hypothèse d'un lien entre l'habiter et le prendre soin, Thierry Paquot ajoute :

« Ménager relève d'une attitude souple, ouverte, discrète, adaptable, efficace, soucieuse d'accroître l'autonomie des habitants, humains et non humains (...), et le respect du déjà-là en privilégiant les interrelations entre les éléments constitutifs d'un même ensemble... »¹¹

En d'autres termes, le ménagement « se doit de pratiquer le cas par cas, le sur-mesure et le avec les habitants et le vivant.¹² » Se faisant, il s'oppose aux logiques d'aménagement qui répondent davantage à une vision planificatrice, fonctionnelle, et productiviste de l'espace.

3. Le *spatial care*, ou comment acter la vulnérabilité de nos espaces urbains pour en faire un levier capacitaire

Bien que la question du soin ait depuis longtemps intégrée les enjeux d'aménagement de l'espace urbain – en témoigne les nombreux documents d'archive, certains datant d'il y a plusieurs siècles, exposés au sein de l'exposition « Soutenir. Ville, architecture et soin » –, très peu d'auteur·rice·s se sont finalement penchés sur la manière dont nous pourrions penser les conséquences pratiques et théoriques d'une application spatiale des théories du care. C'est l'ambition que s'est donné en France le géographe Michel Lussault à travers l'élaboration d'une « théorie pratique du *spatial care*¹³ ». S'il est difficile d'en résumer la richesse en quelques lignes seulement, nous pouvons tenter de l'introduire en reprenant quelques points principaux issus de la participation de Lussault à l'ouvrage *Penser l'Anthropocène*, dans un chapitre nommé « Porter attention aux espaces de vie anthropocènes. Vers une théorie du *spatial care* ».

Dans cet article, et avant de définir les conditions et les principes d'un *spatial care*, M. Lussault pose **une hypothèse centrale : celle de la vulnérabilité comme « condition commune » des habitats humains**. Cette vulnérabilité n'est ici pas à comprendre comme un état de dégradation temporaire, mais plutôt comme un élément intrinsèque des espaces que nous habitons, une « caractéristique du système dont on doit s'imprégner pour permettre à celui-ci d'évoluer »¹⁴.

¹¹ Thierry Paquot, « Ménager le ménagement ». *Topophile*. Consulté le 1 novembre 2022. <https://topophile.net/savoir/menager-le-menagement/>.

¹² *Ibid.*

¹³ Michel Lussault. « Chapitre 12. Porter attention aux espaces de vie anthropocènes. Vers une théorie du *spatial care* ». In: *Penser l'Anthropocène*, Paris: Presses de Sciences Po, 2018.

¹⁴ *Ibid.*

« Les habitats humains, parce qu'ils sont des constructions spatiales complexes, des composés impurs et bricolés d'humanité, s'avèrent intrinsèquement «toujours-déjà» vulnérables, fragiles. »

Michel Lussault, 2018.

De fait, cette condition de vulnérabilité a été trop longtemps ignorée. La croissance économique, soutenue par le développement technologique, créent encore aujourd'hui l'illusion d'une certaine maîtrise des espaces habités. Mais après la récente crise sanitaire qui nous a frappé globalement, il n'est plus difficile d'observer cette exposition et cette sensibilité à l'endommagement. À l'image des théoricien·ne·s du *care*, M. Lussault nous invite ainsi à « assumer la condition vulnérable de l'habitat, l'affronter sans prétendre la supprimer et en tirer les quelques conséquences en termes de stratégies d'habitation.¹⁵ »

À partir de cette hypothèse de vulnérabilité commune et intrinsèque des espaces habités, Lussault développe **une « théorie pratique » fondée sur cinq principes majeurs :**

1/ Partir des installations spatiales locales « là où on peut le mieux observer l'ordinaire de la cohabitation, redécouvrir le caractère primordial de certains gestes de « viabilité » et le « concret » des situations de vie sociale¹⁶ ». Cela implique de **ne pas considérer l'espace habité de manière absolue, mais comme un « construit composite »** formé par l'ensemble des actions conduites par des entités humaines et non-humaines qui cohabitent.

2/ Prendre en compte « la diversité du monde social, des vies ordinaires et de ce qui fait leur vulnérabilité¹⁷ » **et promouvoir les initiatives des « non-décideurs »** en revendiquant une visibilité de leur pratique au sein d'une exigence de justice sociale.

3/ Reconnaître l'interdépendance des êtres et des choses qui habitent, mais surtout **la possibilité d'une « interdépendance vertueuse**, qui n'exprime pas la faiblesse dont elle procéderait mais la force qu'elle recèle pour peu qu'on saisisse le potentiel que ce système de liens systématiques représente¹⁸ ».

4/ Poser pour chaque situation une série de questions (Que faut-il maintenir, protéger, ménager, soigner, mettre en partage ? Que peut-on, doit-on développer ? Que peut-on accepter d'abandonner, de voir disparaître ?) **afin d'établir des dilemmes spatiaux** « qu'il faudrait pouvoir modéliser, simuler, jouer, avant qu'ils ne dérivent en conflit¹⁹ ».

¹⁵⁻¹⁸ *Ibid.*

5/ Rompre, enfin, avec l'idée de l'irréversibilité et de la permanence pour aborder l'espace avec incertitude, au sein d'une attitude d'improvisation attentive. Autrement dit : « aborder l'écoumène avec ménagement, délicatesse, conciliation, mesure, en mettant en œuvre une prudence active fondée sur une sagacité pratique, celle des cohabitants²⁰ ».

Pour résumer, nous dirons que le *spatial care* nous invite à **considérer** de manière étendue un ensemble d'entités (humaines et non humaines) et de phénomènes habituellement exclus des politiques et stratégies urbaines, notamment dans leur capacité à porter un certain nombre de savoir-faire et de ressources. Cette considération nécessite de **porter attention** au système de vulnérabilité d'un habitat pour en assurer l'identification et l'objectivation collective. « On cherche ainsi à visibiliser et à insérer la vulnérabilité dans les pactes sociaux et politiques et à en faire une chose commune, qui s'inscrit dans des cultures spatiales partagées.²¹ » À travers ces nouveaux régimes d'attention, il s'agit surtout de définir, parmi les fragilités de l'habitat, celles qui relèvent de l'acceptable et celles dont nous devons nous défaire.

4. Vers une approche attentive et attentionnée du design en milieu urbain ?

D'une technique d'esthétisation, à une théorie générale de la conception en passant par une discipline du projet, le design fait encore aujourd'hui l'objet d'une multitude de définitions. Pour autant, et comme l'écrit Marine Royer (directrice-adjointe de l'équipe PROJEKT de recherche en design de l'université de Nîmes), on assiste depuis quelques années à l'apparition d'« une nouvelle génération de redéfinitions écologisantes du design » qui englobent les termes de « design social (...), d'intérêt général, de politiques publiques, soutenable, territorial, écosocial, civic design, et bien d'autres²² ». Incarnées par les figures de Victor Papanek²³, Ezio Manzini²⁴ ou encore John Thackara²⁵, ces redéfinitions inspirent de plus en plus intensément les jeunes designers et tendent ainsi à professionnaliser des pratiques de moins en moins minoritaires. On voit ainsi se développer un ensemble de discours, particulièrement présents dans la presse spécialisée, selon lesquels le design urbain aurait ce pouvoir de *repenser la ville*. Pour autant, il semblerait que

19-21 Michel Lussault. *op cit.*

22 Marine Royer. *op. cit.*

23 Victor Papanek, *Design pour un monde réel, Écologie humaine et changement social*, Paris, Mercure de France, 1974.

24 Ezio Manzini, *Design, when everybody designs*, MIT Press, 2015.

25 John Thackara, *In the bubble : de la complexité au design durable*, Saint-Étienne, Cité du design, 2008.

le rôle de ces designers reste encore faible au sein des processus décisionnels de la politique de la ville, et ne dépasse que très rarement le stade de l'expérimentation d'usage.

Il me semble pourtant que le design social, en tant que « pratique en situation et faisant situation » qui « exige d'identifier les vulnérabilités communes et de développer les solidarités réciproques *in situ*²⁶ » a beaucoup en commun avec la pratique d'un *spatial care* tel que définit précédemment. Auquel cas il aurait toute sa place dans le développement d'une pratique attentive de la conception des espaces urbains et de leur maintien.

Tout au long de ma réflexion, je tenterai ainsi de répondre à la question suivante :

Comment le design peut-il participer au développement d'une véritable « culture du soin » autour des espaces partagés en milieu urbain, et ainsi fournir l'ensemble des conditions nécessaires à leur maintien ?

Pour y répondre, je choisis de partir des projets menés sur le terrain, offrant l'analyse d'expériences situées au travers d'un large éventail de pratiques, entre design urbain, design de service, design d'expérience, architecture et design graphique. Pour compléter cette analyse, je pars également à la rencontre des designers porteurs de ces projets : Ruedi Baur, cofondateur de l'association Civic City, Roxane Philippon, designer du collectif Carton Plein, et Johan Viscuso, designer de service au sein de l'agence Les Sismo. À travers nos échanges, je cherche à mieux comprendre leurs méthodologies, mais aussi leurs postures vis-à-vis d'un *spatial care*. Je m'appuierai, enfin, sur mon expérience au sein des Sismo et notamment sur la pratique du *design with care*. À travers les différents projets que j'ai pu mener au sein de cette agence, j'ai eu l'occasion de découvrir toute la richesse qu'une telle pratique recouvre, mais aussi toutes les limites qu'elle rencontre. J'espère, à travers ce mémoire, pouvoir ouvrir de nouvelles voies à son développement.

26 Ludovic Duhem, Kenneth Rabin, et Laurent Bury. *Design écosocial: Convivialités, pratiques situées & nouveaux communs*. It: éditions, 2018.

Partie 1

**Enquêter en milieu vulnérable :
Le design dans sa capacité à lire,
analyser et restituer les besoins de soin**

L'attention est l'une des nombreuses facettes du *care*. Avant de définir les formes avec lesquelles elle s'exprime au sein des pratiques de design, il est nécessaire de se poser la question de ce que cette notion recouvre, notamment dans un contexte urbain. Être attentif, oui mais à quoi, et surtout, à qui ? Pour Joan Tronto, porter attention (*caring about*) c'est « constater l'existence d'un besoin et évaluer la possibilité d'y apporter une réponse²⁶ ». Il s'agit donc de se préoccuper de la vulnérabilité des êtres et des choses qui nous entourent, en la considérant. Cette considération n'est jamais neutre. Elle se heurte, comme l'ont montré plusieurs théoriciens et théoriciennes du *care*, à des processus d'invisibilisation qui réduisent certains faits, parfois mêmes certains individus, au silence et les retirent, de fait, de la démocratie urbaine.

« Avant que tout processus de ménagement puisse commencer, il nous faut en reconnaître la nécessité. C'est une tâche plus difficile qu'il n'y paraît à première vue : certains besoins sont rendus difficiles à voir ou délibérément ignorés. (...) Même si les besoins sont reconnus, ils sont souvent en conflit entre eux. Lesquels besoins devraient être prioritaires ? »

Joan Tronto, 2020.²⁷

Selon Michel Lussault, il s'agit de « se poser systématiquement la question de ce qui doit être considéré et comment, ceci en partant du principe que certaines données / individus sont systématiquement aveuglés dans les projets urbains »²⁸. Les réflexions qui vont suivre découlent d'une question centrale : comment le designer, à travers la définition et l'investigation d'un terrain, est-il capable d'une attention à l'égard des espaces qu'il (a) ménage ? Autrement dit : par quels choix méthodologiques, aidés de quels outils se rend-t-il attentif au projet, au lieu et à celles et ceux qui l'habitent ?

Afin de comprendre comment le processus de recherche en design peut permettre au designer de produire une connaissance située des pratiques et des représentations de l'espace, je m'appuie sur l'analyse d'un premier projet : penser les usages futurs d'un espace aujourd'hui occupé par un ancien relais paroissial à Saint-Dié-Des-Vosges.

²⁶ Joan Tronto, « Du care », *Revue du MAUSS*, vol. 32, no. 2, 2008, pp. 243-265.

²⁷ Joan Tronto, « Caring Architecture », in *Critical Care, architecture and urbanism for a broken planet*, Angelika Fitz and Elke Krasky Editors, MIT PRESS, 2020.

²⁸ Michel Lussault. *op. cit.*

Etude de cas n°1 - Contexte

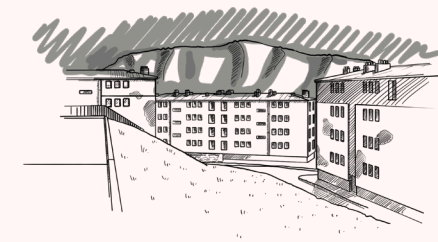
Penser le devenir d'un édifice religieux dans un quartier fragilisé : l'ancien relais paroissial de Saint-Dié-Des-Vosges – Les Sismo

Située dans la vallée de la Meurthe, la Communauté d'Agglomération de Saint-Dié-des-Vosges, créée en 2017 par la fusion de six communautés de communes, regroupe aujourd'hui 77 communes et environ 80.000 habitant-es sur l'Est du Département des Vosges. Saint-Dié-des-Vosges est la ville-centre du territoire, avec 20.000 habitant-es, et concentre également une grande partie des services (lycées, IUT, centre hospitalier, services à la population, etc.) et de l'activité économique du territoire.

En 2019, portée par un contexte politique favorable, la Communauté d'Agglomération lance une consultation pour être accompagnée dans la redéfinition de la friche Cartier Bresson, situé dans la commune de Raon-l'Étape. Cette ville connaît depuis plusieurs décennies un déclin économique et démographique, qui s'est également accompagné d'évolutions spatialement contrastées. Le centre historique, notamment, s'est à la fois dépeuplé, paupérisé (en fixant les populations les plus fragiles) et déqualifié (en voyant son habitat se dégrader). Dans ce contexte, la mission de design telle qu'envisagée par l'Agglomération devait permettre de penser la programmation du site pour en faire un lieu de pratiques culturelles multiples et ainsi transformer les marques d'un passé décroissant en un atout de valorisation et de développement territorial.

Les Sismo remportent le marché fin 2019, appuyés par la philosophie du « design with care ». Mais le projet prend un virage inattendu lorsque, début 2020 et à la suite d'un changement de volonté politique, l'Agglomération choisit de réorienter la mission sur le devenir d'un nouvel espace, cette fois-ci occupé par l'ancien relais paroissial du quartier Saint-Roch, situé dans la ville de Saint-Dié. Pour les élus, cet espace fait figure de « verrue urbaine ». Inoccupé depuis une dizaine d'années, il est devenu au fil du temps un espace à conquérir pour les jeunes du quartier.

Bien que la piste de la réhabilitation ne soit pas complètement évincée d'entrée par la collectivité, poussée par des contraintes à la fois politiques, budgétaires et gestionnaires, cette dernière s'oriente davantage vers une démolition afin de faire de l'espace occupé par le paroissial (autrement appelé « la chapelle ») une place publique, dans le prolongement de la place Jean XXIII qui l'aborde. Dans ce contexte, l'objectif de la démarche menée par les Sismo est de permettre à la collectivité de déterminer les usages et les besoins du quartier pour proposer des solutions d'aménagement pertinentes, capables d'initier une réappropriation qualitative de l'espace, partagée par les habitants et les habitantes.



Afin de répondre au mieux à cette ambition, les Sismo constituent une équipe transdisciplinaire dirigée par Simon Mallo, codirecteur du studio, et composée de Johan Viscuso, designer de service rompu aux questions de politiques publiques et Marie Robin, designer et architecte. L'association de leurs compétences respectives, à la fois techniques et théoriques, tournées vers la question des usages, les mène à construire une méthodologie de projet en 3 phases : une phase d'immersion, une phase de co-création et une phase de scénarisation (fig. 1). Cette dernière aboutit début 2022 à la conception d'un cahier de préconisation autour d'une opération phasée :

la réhabilitation du bâtiment pour en faire un espace de culture et d'éducation populaire et l'aménagement des espaces extérieurs en un jardin pédagogique. Or, comme je l'expliquerai plus loin dans mon analyse, cette proposition a finalement été rejetée par les commanditaires, jugée trop irréaliste vis-à-vis des moyens financiers et humains dont disposait la collectivité. Les designers ayant travaillé sur le projet réfléchissent alors à réorienter leur proposition sur le jardin pédagogique, tout en s'interrogeant sur l'opportunité de préserver une trace mémorielle du bâtiment.

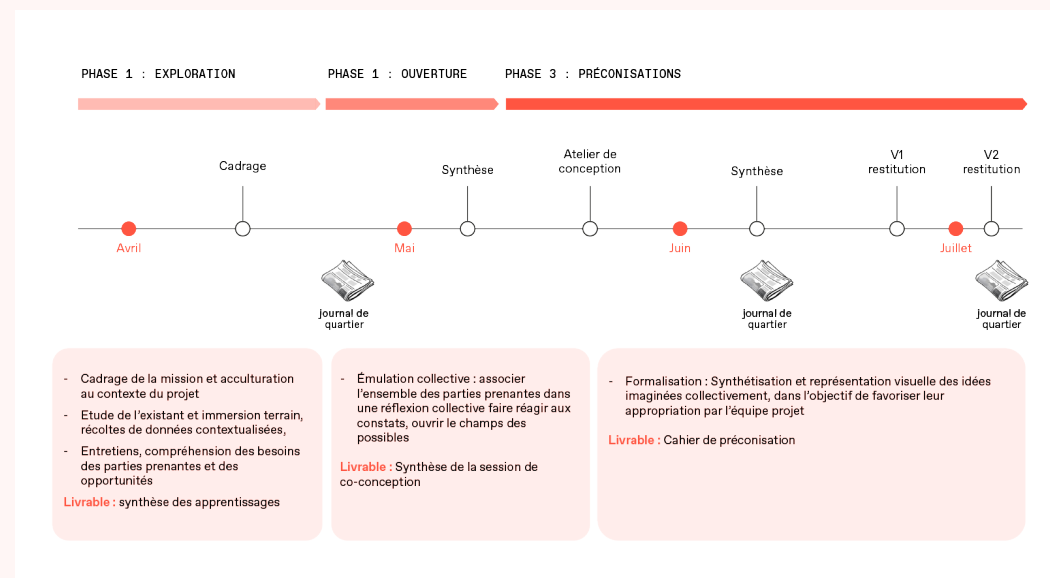


Fig. 1 : Méthodologie de projet mise en place par les Sismo

1. Une approche contextuelle et multiscale

À rebours de certaines pratiques architecturales jugées « hors-sol » et à l'image des approches de conception urbaine qui se réclament « du terrain », l'étude menée par les Sismo est indéniablement située, ancrée dans un territoire défini par les besoins du projet lui-même. **Il s'agit d'une première forme d'attention : considérer ce qui est « déjà-là », sans faire table rase de l'existant mais en cherchant à en comprendre les différentes dimensions et les différents enjeux.** Cette phase du projet est primordiale et centrale dans l'identification des besoins de soin. Répondre à la question « qu'est ce qui doit être considéré, et comment ? » nécessite pour les designers, comme pour tout acteur de l'aménagement urbain, de définir le périmètre de leur enquête. Ce choix n'est pas anodin, puisqu'il détermine l'étendue de l'analyse et la diversité des paramètres pris en compte dans la définition des besoins de soin qu'il sera nécessaire d'adresser. **L'échelle d'observation, avec laquelle l'espace va être appréhendé, est en ce sens primordiale.** En effet, « ce qui apparaît à une échelle disparaît à une autre²⁹ ». En m'appuyant sur l'enquête réalisée par les designers des Sismo, je tente ici de démontrer que cette question de l'échelle se pose à de multiples niveaux, tous ayant leur importance dans l'élaboration d'un diagnostic des enjeux du terrain.

« What's interesting about space is that it's multi-dimensional, and it's been used constantly, in many dimensional ways. (...) And so you need to be thinking about different types of dimensions that you can be looking at all at once. So usually, when we're talking about care, we start to think from very private, personal, small scale, but in fact, care is operating all the time at all levels. »

Joan Tronto, 2022.³⁰

²⁹ Philippe Hammam, « Les échelles spatiales et temporelles de la "ville durable" », *Espaces et sociétés*, 2011/1-2 (n° 144-145), p. 213-227.

³⁰ Joan Tronto in Audrey Courbebaisse et Chloé Salembier, art. cit.

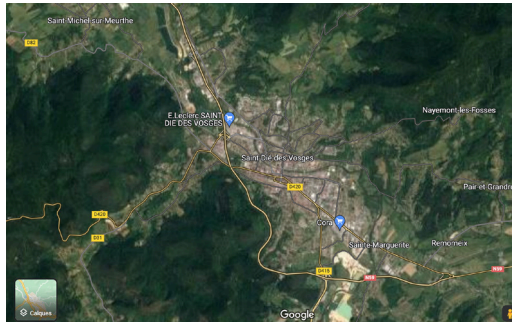


Fig. 2 : Ville de Saint-Dié-Des-Vosges, capture d'écran Google Maps



Fig. 3 : Quartier Saint-Roch (Ville de Saint-Dié-Des-Vosges), capture d'écran GeoPortail

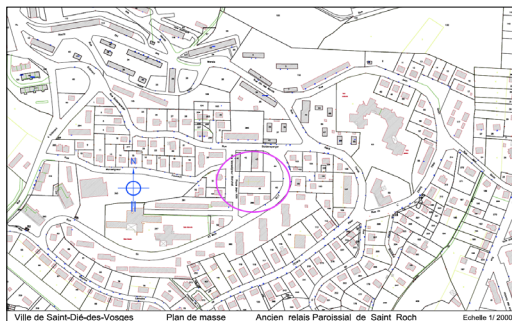


Fig. 4 : Ancien relais paroissial de Saint-Roch, plan de masse transmis par la Ville

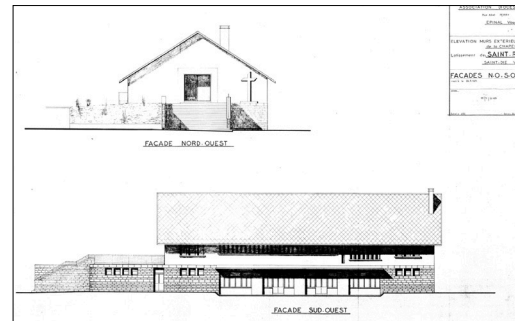


Fig. 5 : Façades Nord-Ouest et Sud-Ouest, plan transmis par la Ville



Fig. 6 : Ancien paroissial du quartier Saint-Roch et place Jean XIII, capture d'écran Google Street View

Cette question de l'échelle s'exprime avant tout spatialement.

Prenons le cas du paroissial de Saint-Dié-des-Vosges et situons-le à l'échelle de la ville (fig 2). Nous obtenons une représentation définissant un premier niveau d'abstraction : le bâtiment apparaît sous la forme d'un point, lui-même défini par des coordonnées, au sein d'un territoire composé de différents autres points définis par leur fonction (pharmacie, supermarché, mairie...) et d'indications géographiques (on remarque que la ville est entourée de différents massifs dont celui de la Bure, au nord de la ville). Si cette représentation n'est pas sans importance en cela qu'elle permet de situer le projet au sein d'une vision a priori fonctionnelle et géographique de la ville, force est de constater qu'elle apporte néanmoins une connaissance très pauvre dans l'identification des besoins de soin. Prenons, au contraire et de manière bien plus microscopique l'échelle du bâtiment lui-même (fig 4 et 5). Il est à présent possible d'en étudier les proportions, l'esthétique, la qualité architecturale du bâti. Une visite du bâtiment nous enseignerait sa matérialité, nous donnerait peut-être quelques indications sur son niveau d'entretien. Cette vision à l'échelle du bâti, bien qu'elle propose une analyse plus fine des fragilités à l'œuvre, ne permet pas d'en comprendre les causes et conduit à une appréhension de l'espace sous un prisme essentiellement matériel. **Une échelle plus intermédiaire serait alors celle du quartier (fig 3).** Cette dernière semble en effet proposer un périmètre plus enclin à l'observation de terrain, en cela qu'elle permet d'adopter un regard différent sur le bâtiment paroissial : non plus en tant que simple structure matérielle ou donnée localisée, mais en tant que composant du paysage urbain, pris dans des relations de voisinages. La journaliste et activiste Jane Jacobs, dans son ouvrage *Déclin et survie des grandes villes américaines* publié en 1962, écrit : « Un quartier n'est pas seulement une réunion d'immeubles, c'est un tissu de relations sociales, un milieu où s'épanouissent des sentiments et des sympathies.³¹ ». **Nous touchons là à une dimension plus sensible du terrain.** À l'échelle du quartier, ce dernier ne s'exprime plus uniquement à travers sa qualité spatiale, mais aussi de manière plus symbolique et subjective, notamment à travers des *attachements*.

Étudier ces attachements revient, selon le sociologue français Laurent Thévenot, à saisir l'environnement comme « la constitution de l'expérience sociale par la singularité des attaches nouées in situ, de proche en proche » et à considérer « toute atteinte aux entours et attachements primordiaux, qu'ils touchent aux choses usées ou les lieux habités, est une atteinte à la personne intime³² ».

³¹ Jane Jacobs, *Déclin et survie des grandes villes américaines*, Parenthèses Editions, réédition 2012 in *The New Yorker* du 15 décembre 1962, p.150.

³² Laurent Thévenot. *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*. La Découverte, 2006, p. 245.

C'est une approche singulière, dans laquelle les designers semblent bien mieux outillés que les urbanistes en raison de leur capacité à concevoir et penser le projet à l'échelle de l'usager-ère ou, pour reprendre les mots de Frédéric Lecourt, fondateur des Sismo, « à l'échelle de la main³³ ». Dans cette perspective, le-la designer opère l'un des premiers principes du care urbain tels que pensés par Joan Tronto dans son texte *Caring Architecture* : « ne plus considérer les bâtiments comme des 'choses' mais comme un tissu de relations continues – dans le temps et dans l'espace – avec un environnement, des individus, une faune et une flore³⁴ ». Si ces attachements sont difficilement lisibles à travers une appréhension spatiale et fonctionnelle de l'espace « en plan », ils le sont bien plus lorsqu'on considère ce dernier comme un objet de représentation, investi d'expériences sensibles. **Nous touchons cette fois-ci à l'échelle de la « préhension humaine³⁵ »**. Elle se caractérise par la recherche, au centre du travail d'enquête mené par les designers des Sismo, de récits personnels et de témoignages dans lesquels se révèle l'attachement des individus au lieu et à l'histoire qui l'entoure. À noter que la simple observation des usages du lieu ne peut suffire à l'étude de cet attachement, en cela que l'on peut être attaché à quelque chose que l'on n'utilise pas. C'est le cas, nous le verrons, de l'attachement patrimonial partagé par certains habitants et habitantes de Saint-Dié pour le s paroissial.

Penser le devenir d'un lieu, les formes qu'ils pourraient prendre, les fonctions qu'il pourrait soutenir tout comme les usages qu'il pourrait abriter nécessite avant tout de comprendre ce qui s'y joue, de faire état sur ce qui est « déjà-là ». Or, la maîtrise des différentes échelles d'analyse est une compétence essentielle dans la compréhension des phénomènes urbains, d'autant plus dans une logique de soin : une intervention à une certaine échelle pouvant « avoir des impacts non désirés (et contre-intuitifs) à d'autres échelles³⁶ ». Pour le designer, il s'agit donc de **porter attention à ce déjà-là en situant son observation à l'intersection de différentes échelles, à la fois humaines, géographiques, politiques et sensibles**. Se faisant, il révèle ce que je nommerai dans la suite de mon propos *l'expérience habitante*.

33 Extrait de l'entretien avec Frédéric Lecourt (Les Sismo)

34 Joan Tronto, art. cit.

35 Michel Raynaud et Pauline Wolf. *Design urbain: approches théoriques - Volume 1 : Approches historiques et conceptuelles*, Sous la direction de Gérard Beaudet et Clément Demers, Observatoire Ivanhoé Cambridge du développement urbain et immobilier, 2009, p. 11.

36 « L'analyse des espaces publics — Les places. » Cours dispensé par l'Université de Nice en partenariat avec l'UNT UOH. Disponible en ligne. <<https://unt.univ-cotedazur.fr/uoh/espaces-publics-places/essentiel-methodologique-lanalyse-multi-echelles-dun-espace-urbain>>

37 Cécile Fries-Paiola et Axelle De Gasperin. « Introduction : Les pratiques habitantes au cœur de la recherche contemporaine sur les « lieux de la ville », *Revue Géographique de l'Est*, vol. 54, n°3-4, 2014.

2. L'enquête : un acte de révélation de l'expérience habitante

Tout au long de la phase d'enquête, **les designers se sont attachés à étudier « l'existant » à travers la prise en compte d'une pluralité d'entités, de situations, de pratiques et de récits**. Mis bout à bout, ces derniers forment ce que certains auteurs nomment **l'expérience habitante** (fig 7). Cette dernière est la somme de différentes dimensions du territoires, à la fois sensorielles, sensibles et imaginatives, comprise du point de vue de celles et ceux qui habitent.

Il ne s'agit donc plus uniquement de questionner le devenir du lieu

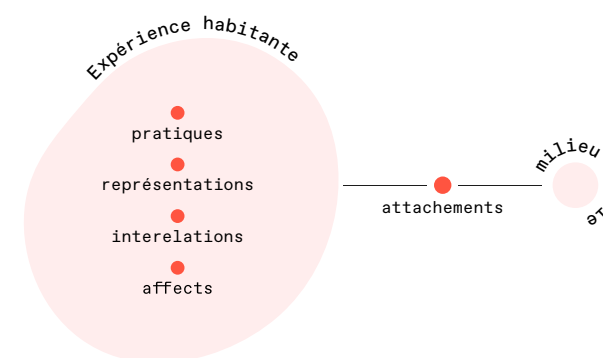


Fig 7 : L'expérience habitante, une somme de dimensions productives de sens à travers une analyse des usages qu'il pourrait conditionnellement abriter, mais bien plutôt de révéler un ensemble de manières « d'être au lieu », autrement définies par la sociologue Cécile Fries-Paiola et la géographe Axelle De Gasperin comme : « [ces] dimensions silencieuses qui font des lieux des territoires de sens pour les individus qui s'y rendent, ou qui les regardent³⁷ ». Cette dimension pose un problème fondamental : **si l'expérience habitante est composée de « dimensions silencieuses », comment les déceler et les restituer ?** Comment faire de ces données subjectives un objet d'enquête ?

Pour enquêter au cœur de cette part souvent inexplorée dans les projets d'aménagements classiques, les designers s'outillent.

Nous nous concentrerons ici sur l'un des principaux outils utilisés au sein de la démarche de recherche initiée pour le projet de Saint-Dié : la cartographie sensible. Cette dernière permet, selon les Sismo, « d'étudier l'environnement naturel et urbain du territoire et d'appréhender les différents espaces comme des cristallisations de la vie sociale³⁸ ». Quentin Lefebvre, urbaniste et designer ayant conduit plusieurs travaux de recherche sur cet outil, le définit plutôt comme « un média de restitution de l'expérience du territoire » qui « interroge et propose des formes de représentations pertinentes de l'espace vécu³⁹ ». Tandis que la cartographie classique représente le monde visible, via ses caractéristiques physiques, la cartographie sensible donne à voir ce qui relève de l'invisible, du relationnel ou de l'imaginaire (individuel ou collectif).

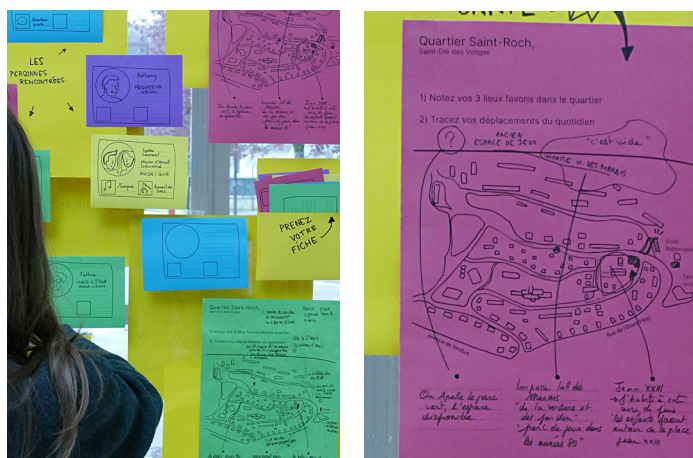


Fig 8 : Affichage des cartographies sensibles lors d'un atelier au Centre Social

Avant d'en analyser les différents apports, il est nécessaire de souligner que la cartographie sensible, bien qu'elle représente des données *a priori* subjectives, n'est finalement pas beaucoup plus abstraite que les précédentes représentations du projet étudiées (fig 2 à 6).

38 Extrait d'une présentation des Sismo pour un projet concernant l'aménagement d'un campus.

39 Quentin Lefebvre, Cartographie sensible. Site de Quentin Lefebvre, (consulté le 3 janvier 2023). <<http://quentinlefebvre.com/cartographie-sensible/page/2/>>

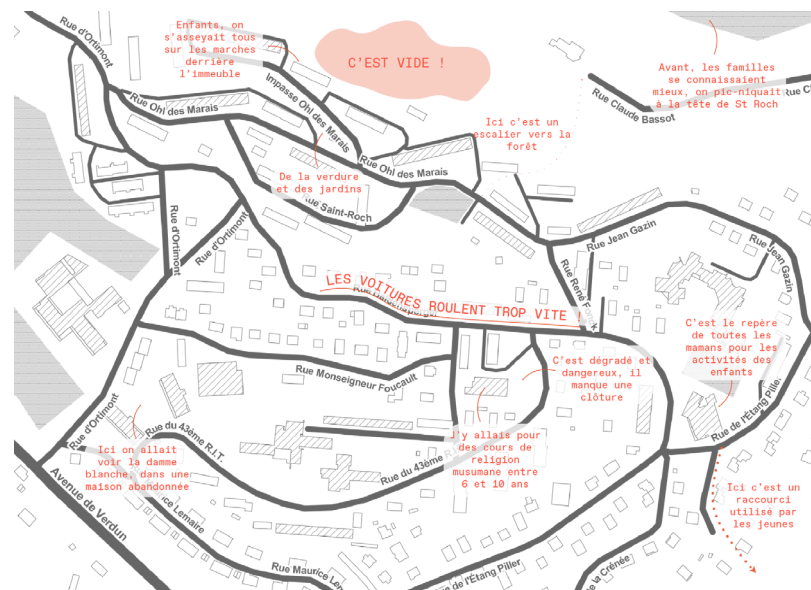


Fig 9 : Cartographie sensible complétée avec les habitants

40 Ludovic Duhem. « Design des territoires : une approche biorégionale ». In « CPI : Espaces [G] Publics ». 27 janvier 2022, Marseille. Musée d'Histoire de Marseille [en ligne], (consulté le 18 décembre 2022), <<https://youtu.be/J81aOMOh770>>

41 Quentin Lefebvre. *La cartographie sensible, un outil pour documenter le ressenti des habitants*. In : Ville rencontres du Forum des politiques de l'habitat privé, 19 juin 2019.

42 *Ibid.*

43 Je fais ici référence à la concept de milieu de vie tel que présenté dans les travaux de Ludovic Duhem. (DUHEM, Ludovic, Kenneth Rabin, et Laurent Bury. Design écosocial: Convivialités, pratiques situées & nouveaux communs. It: éditions, 2018

En effet, si ces dernières s'appuient sur des effets de volume et de texture qui simulent leur réalisme, elles nous privent d'un certain nombre de données pourtant très précieuses lorsqu'il s'agit de comprendre les relations que développe un individu avec le territoire dans lequel il habite.

« On empile en vérité des modes de représentation territoriale qui sont malgré tout, aussi précis soient-ils, dans une forme d'abstraction qui nous coupe de la relation singulière, démultipliée sous de nombreuses dimensions, des habitants avec leur territoire. »

Ludovic Duhem, 2022.⁴⁰

La cartographie sensible, proposant une abstraction fondée sur le rapport relationnel entre l'individu et le territoire qu'il habite, ne fournirait-elle pas en ce sens un mode de description plus enrichissant dans la quête d'un *spatial care* ? Pour tenter de répondre à cette question, je me suis penchée sur la cartographie partagée par les Sismo lors de la restitution de l'enquête (fig 9). À travers une série d'entretiens qualitatifs et de « micro-trottoirs », carte en main, les designers interrogent les habitant-es et tentent de comprendre leur représentation du quartier, « leurs relations avec l'environnement proche mais également l'étendue de leur habitat entendu au sens large⁴¹ ». En résulte le recueil d'un panel de données contextualisées, issues de l'expérience vécue de celles et ceux qui habitent le territoire : des points de repères (« Ici, c'est un escalier vers la forêt », « Le centre social, c'est le repère de tous les parents pour les activités des enfants ») mais aussi des souvenirs (« Avant, les familles se connaissaient mieux, on pic-niquait à la tête de St Roch », « Enfants, on s'asseyait tous sur les marches derrière l'immeuble », « J'y allais pour des cours de religion musulmane entre mes 6 et mes 10 ans »). Chacune de ces données est notée sur le fond de carte, sous la forme de verbatims offrant eux-mêmes « une intrigue urbaine à décrypter⁴² ». En somme, un autre mode de connaissance du territoire, non plus en tant que lieu mais en tant que « milieu de vie⁴³ ».

Une fois ces données croisées aux observations personnelles des designers, ces derniers obtiennent une vision éclairée de ce qui doit être considéré dans le projet de soin. À l'image des « lignes d'erre » que le thérapeute François Deligny s'attachait à représenter en suivant les parcours d'enfants autistes et mutiques (fig 10), les données ainsi représentées révèlent des dimensions invisibles de l'espace, productrices d'une spatialité propre. Ainsi, le nombre et

la diversité des souvenirs exprimés lors de l'enquête menée par les Sismo témoignent d'un attachement insoupçonné à ce que représentait le relais paroissial pour les familles « historiques » du quartier, et une certaine nostalgie par rapport à une vie en commun aujourd'hui largement endommagée.

« Pour les habitants, ça leur permet déjà de prendre de la hauteur, de regarder le quartier "de haut". Et pour nous, c'est très enrichissant : un tel va nous dire que cette voie-là, c'est une voie où les bagnoles passent à fond, et peut être qu'en discutant avec un autre, on va parler de "avant" : comment on se déplaçait, où est-ce qu'on faisait les courses, et que depuis un certain temps ce n'est plus dans les épiceries mais dans un gros Leclerc qui s'est installé en bas du quartier. Et du coup, progressivement, on dézoome un petit peu de la carte initiale. Ça nous amène à parler du quartier et à des sujets qui sont liés à ta pratique du territoire de manière plus large, peut-être plus aspirationnelle. »

Johan Viscuso, designer de service chez les Sismo.⁴⁴

La cartographie sensible n'est pas le seul outil déployé par les designers lorsqu'il s'agit de prendre en compte et d'articuler toutes ces données. Ils s'appuient également sur un panel d'outils propres aux sciences humaines et sociales. Déjà en 1970, le sociologue Lucius Burckhardt vantait les mérites de la « promenadologie » (marche d'observation). Les Sismo ont ainsi réalisé une quinzaine d'entretiens semi-directifs et des interviews en mode « micro-trottoir », visant ainsi à interroger différents acteur-rices du quartier. Cette approche témoigne de la posture résolument intégrative et généraliste avec laquelle les designers mènent leurs enquêtes. Se faisant, et comme l'écrit l'anthropologue Nicolas Nova dans son essai *Enquête / Création en design*, ils « déploient leurs enquêtes de manière généreuse⁴⁵ », allant jusqu'à considérer les impensés de la commande elle-même.

« Partant d'un contexte où intervenir, d'un objet à réinventer ou d'un thème général, les designers «ratisent large », avec une ouverture qui cherche à tenir compte de paramètres techniques, de considérations esthétiques, de l'histoire socio-culturelle



Fig 10 : Cartes et lignes d'errances, Fernand Deligny, *L'Arachnéen*, 2013

⁴⁴ Extrait de l'entretien avec Johan Viscuso (Les Sismo)

⁴⁵ Nicolas Nova, *Enquête, Création en design*. Head Publishing. Manifeste, 2021.



Fig 11 : Micro-trottoirs réalisés dans le quartier de Saint-Roch

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ Michel Lussault, *op. cit.*

de tel ou tel phénomène, quitte parfois à convoquer des œuvres de fiction, des découvertes scientifiques ou des projets artistiques. »

Nicolas Nova, 2021.⁴⁶

3. Ce qui doit être maintenu et ce dont il faut se défaire : une dialectique au cœur du diagnostic

J'ai essayé de montrer dans les réflexions précédentes que reconstituer l'expérience habitante d'un lieu en considérant dans un même mouvement les pratiques qui s'y jouent et les récits qui le traversent est une manière, pour le-la concepteur-riche, de comprendre les relations qui se tissent entre le lieu et les êtres qui l'habitent. Dans la perspective d'apporter du *care*, il s'agit surtout de révéler au sein de ces relations ce qu'il faudrait protéger, maintenir, préserver d'un côté, et ce dont il serait judicieux de se défaire de l'autre. En d'autres termes, il s'agit d'identifier ce qui nourrit les conditions de vulnérabilité d'un espace pour définir « les fragilités acceptables (...) avec lesquelles on peut/doit se concilier, qu'on s'approprie en quelque sorte, en s'en protégeant et même en en jouant par une relation de « familiarité » (...) et celles dont il est nécessaire de s'arracher au mieux, qu'on ne devrait pas souffrir car elles peuvent menacer jusqu'à la possibilité même d'envisager une cohabitation⁴⁷ ». Or, comme je vais le montrer dans la suite de mon analyse, **cette définition passe non seulement par une attention spécifique du designer aux conditions de vulnérabilité du projet, mais aussi à l'ensemble des savoirs faire ignorés des modes de production contemporains de la ville.**

L'un des premiers principes propres au ménagement de l'espace urbain tient dans la prise en compte, nous l'avons vu précédemment, de l'expérience habitante. Cette dernière s'étend bien au-delà des modes d'habiter qui composent actuellement le territoire concerné. Elle comprend également l'histoire des expériences passées, issues du domaine du vernaculaire, des savoir-faire qui se transmettent de génération en génération. Pour David Vercauteren, il s'agit de bâtir une « culture des précédents », c'est à dire « une capacité à formaliser et investir les savoirs issus des expériences collectives antérieures ou parallèles⁴⁸ ».

En mettant au cœur de leur enquête les récits de ce que le lieu a pu représenter pour les générations l'ayant connu dans son plein exercice (à la fois religieux, mais aussi – comme cela était souvent le cas – social), en portant attention aux qualités architecturales du bâti et notamment à la charpente, réalisée dans la pleine tradition vosgienne, les designers des Sismo soulignent dans la restitution de leur enquête un ensemble de savoir-faire qu'il convient, si ce n'est de protéger, au moins de considérer dans le futur projet d'aménagement. Au-delà de ces savoirs expérimentiels et de ces « précédents », il s'agit aussi, pour reprendre les termes de Ludovic Duhem, « d'identifier, soutenir et développer les pratiques écosociales existantes⁴⁹ ». Apparaît alors l'activité effective d'un ensemble d'acteur-rices du quartier, ces « agents d'urbanité » (*urban kindness*⁵⁰) qui prennent soin des infrastructures sociales de la ville.

« Que pourrait-il se passer si une attention était désormais portée à ces savoirs que fabriquent les réussites, les inventions et les échecs des groupes ? (...) Nous avons besoin d'une culture des précédents non seulement pour les savoirs qui pourraient la composer mais aussi pour la respiration, pour le dehors qu'elle serait susceptible de nous offrir : nous ne serions plus seuls au monde. De l'élan nous entrerait alors dans les plumes : on se sentirait précédé, inscrit dans une histoire qui pourrait nous rendre plus fort. »

David Vercauteren, 2011.

À l'inverse de ses savoirs et ces pratiques qu'il convient d'identifier et de soutenir, il est aussi du devoir du ou de la designer d'identifier ce dont il faut se débarrasser, se détacher, abandonner : en d'autres termes, d'identifier et de prendre en charge (*taking care of*) ce que certains auteurs ont appelés « les communs négatifs ».

À rebours de la perspective ostromienne⁵¹ selon laquelle les communs sont définis comme une gestion collective de ressources positives ou désirables, la notion de communs négatifs se concentre sur ces héritages indésirables parmi lesquelles l'ensemble de ses équipements et de ses infrastructures, publiques ou non, désaffectées, en friche. Si ce concept de commun négatif est intéressant, c'est car il permet d'opérer un double renversement : ne plus considérer ces communs comme des « ressources » (ces derniers étant bien souvent dépossédés de leur fonction d'usage, comme c'est par exemple le cas pour les déchets radioactifs), mais

48 David Vercauteren. *Micropolitiques des groupes: Pour une écologie des pratiques collectives*. Les Prairies Ordinaires; 1er édition, 2011.

49 Ludovic Duhem. *op. cit.*

50 Tom Hall et Robin James Smith, « Care and Repair and the Politics of Urban Kindness », *Sociology* 49:1, 2015.

51 Elinor Ostrom est une politologue et économiste américaine. Elle a reçu en 2009 le Prix Nobel de l'économie pour son travail de recherche portant sur la gestion collective des biens communs.

aussi penser au-delà de leur valeur négative pour enclencher une véritable prise en charge. Lors d'un webinaire mené par la 27eme Région en décembre 2020, le philosophe Alexandre Monnin s'interroge : « Doit-on simplement attribuer une valeur négative à ces phénomènes, pour chercher à s'en débarrasser, ou n'est-on pas contraints parfois de dépasser cette perspective en politisant des modes de relations différents à ces réalités lorsque celles-ci s'imposent à nous ?⁵² » C'est ce qu'il invite à faire en pensant une « écologie du démantèlement⁵³ ». **Soudain, il ne s'agit plus uniquement de penser ce qu'il faut soutenir, mais aussi ce à quoi il faut renoncer.** Ainsi, l'attention portée par le collectif dans le projet d'aménagement du futur espace occupé par le relai paroissial concerne aussi bien ce qu'il faut protéger, que ce contre quoi il est nécessaire de se protéger.

52 Alexandre Monnin, « Les communs négatifs : prendre le problème à l'envers ? », La 27e Région, 2021, (consulté le 3 janvier 2023) <<https://www.la27eregion.fr/les-communs-negatifs-prendre-le-probleme-a-lenvers>>

53 Alexandre Monnin, Diego Landivar, et Emmanuel Bonnet. *Héritage et fermeture : une écologie du démantèlement*. Divergences, 2021.

Fig 12 : Le relais paroissial, entre potentiels et vulnérabilités



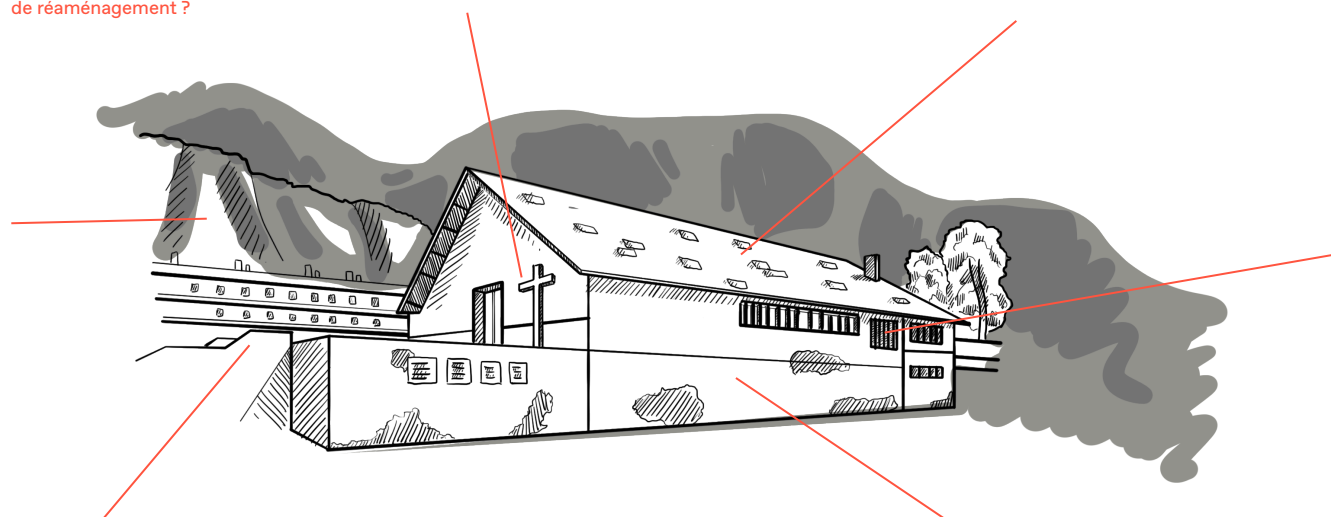
Un attachement émotionnel des habitants « historiques » de toutes confessions, qui ont fréquenté le relai étant enfants
 Comment garder cette trace mémorielle au coeur du projet de réaménagement ?



Une structure intérieure saine et une charpente qui s'inscrit dans les traditions de construction locales.
 Et si le projet de réaménagement permettait de valoriser les savoir-faire ?



Des usages urbains à deux pas de la forêt : un chemin de randonnée va jusqu'à la tête de Saint-Roch.
 Et si le relais paroissial devenait un point de valorisation des atouts paysagers du quartier et de ses environs ?



La présence d'amiante dans les conduits, qui oblige à ajouter une opération de désamiantage.
 Comment faire du chantier l'occasion de certains usages ?



Une place minérale avec de nombreuses opportunités paysagères, mais dont les usages ne sont pas tracés.
 Comment exploiter le potentiel de la place pour faire vivre le projet du relai paroissial en complémentarité ?



Un lieu depuis longtemps abandonné, support de multiples dégradations par les jeunes du quartier.
 Comment faire du relais paroissial un levier de développement du lien social ?

C'est ici que semble se jouer la modélisation des *dilemmes spatiaux* chers à Michel Lussault dans l'élaboration de sa théorie du spatial care. Ces derniers « procèdent de l'apparition d'un fait spatial qui fait problème, dénote une vulnérabilité de l'habitat et/ou de l'habiter et impose des choix individuels et collectifs ». Lors de la restitution de leur enquête, les Sismo ont partagé aux représentants de la collectivité et aux habitants du quartier leurs « apprentissages », dont j'ai tenté de faire la synthèse sur la double page précédente (fig 12). Il est intéressant de souligner que la plupart d'entre eux s'articulent pour former des tensions :

- Au niveau du bâti, la présence d'amiante dans certains conduits conforte la piste de la démolition tandis que la charpente en bois, vestige des traditions de constructions locales, témoigne d'une structure saine et d'une qualité architecturale et patrimoniale qu'il conviendrait de ne pas anéantir.
- Il en est de même pour la situation paysagère : le positionnement en hauteur du lieu et de la place qui l'aborde offre un panorama sans égal sur le massif Roche Saint-Martin, mais ainsi séparée du niveau de la rue, elle n'invite pas les passants à s'y installer.
- Les designers ne s'arrêtent pas aux seules questions des qualités géographiques, architecturales ou paysagères du lieu : ils interrogent également le réseau local d'acteurs du quartier dans lequel il s'inscrit. Ce dernier est composé de plusieurs associations, dont la mise en œuvre des activités à visée sociale, culturelle ou éducative se heurte à certains freins d'équipement. Le relais paroissial pourrait alors devenir un espace d'opportunité, à disposition des acteurs du quartier. Pour autant, les différents échanges menés avec les responsables des structures associatives rencontrées soulignent une mobilisation difficile des habitant-es dans la vie du quartier. De plus, la gestion et l'animation nécessaires au maintien d'un espace clos inquiètent les agents de la collectivité quant au coût qu'elles représentent, dans un contexte budgétaire extrêmement défavorable à la moindre dépense publique supplémentaire.

Finalement, nous pourrions dire que ce que fait apparaître l'enquête *in situ*, c'est une multitude de faits, de pratiques, de représentations et d'interrelations qui, lorsqu'on les articule les un-e-s avec les autres, posent un ensemble de questions ou, plus précisément, de

dilemmes. Pour autant, les designers ne posent pas ces questions frontalement, sans quoi ils seraient bien démunis pour y apporter une réponse (tout comme les acteur-rices du territoires). **Ils les formulent au contraire en tant qu'hypothèses créatives, c'est-à-dire sous la forme d'interrogations positives propices à la création de nouvelles manières de faire.** Ces hypothèses forment, en somme, **un renversement capacitaire.**

Partie 2

Co-concevoir de nouveaux modes d'attention : le design dans sa capacité à fonder les conditions d'une élaboration commune du projet de soin

Dans le premier chapitre, j'ai tenté de montrer en quoi les méthodes et les outils d'observation mis en place par le-la designer lui permettent d'interroger différentes dimensions du fait urbain en se rendant attentif aux besoins de soin. Si cette attention aboutit à la reformulation des enjeux du projet d'aménagement sous la forme de dilemmes spatiaux, il reste à définir la manière dont ceux-ci sont mis en partage. En effet, l'un des principes du *spatial care* nécessite par extension de rechercher l'implication capacitaire de tous les acteur-rices, en particulier des plus fragilisés-es, dans le projet de ménagement. **En dépit des injonctions à la participation et à la co-construction de plus en plus nombreuses au sein des politiques publiques d'aménagement, je m'interroge : que cache vraiment cette notion de mise en capacité ? Quelles en sont les modalités ? En quoi le designer peut-il y participer ?** Mais surtout comment s'assurer de l'implication des acteur-rices habituellement les plus éloigné-es des processus décisionnaires ? **En d'autres termes, comment s'assurer que chacun-e puisse « reprendre place » à travers le projet de ménagement ?**

Je fais ici l'hypothèse que les designers, à travers le développement d'expérimentations et la conception d'artefacts in situ, permettent l'implication de chaque partie prenante dans l'élaboration du projet de soin.

Je poursuivrai pour cela mon analyse de la démarche mise en place par les Sismo à Saint-Dié-des-Vosges et partirai à la rencontre du designer Ruedi Baur. Ce dernier développe depuis 2019 des projets de recherche-action sur l'utilisation des espaces publics dans des contextes fragilisés à travers l'association Civic City, dont Vera Baur et lui-même en sont les co-fondateur et co-fondatrice. J'analyserai plus particulièrement un projet mené pour la ville de Sarcelles dans le cadre d'un appel à projet de l'Agence nationale de la cohésion des territoires (ANCT). Enfin, j'approfondirai cette analyse par l'étude d'un dernier projet, mené cette fois-ci par l'association Carton Plein Vivant. Ces études de cas soutiendront l'exploration de 4 modalités par lesquelles le design, cette discipline du « faire », semble répondre à l'enjeu d'implication et de capacitation des acteurs :

faire avec, faire entendre, faire événement et laisser faire.

Etude de cas n°2 - Contexte

La poésie dans le tissu – Sarcelles (95) – Civic City

Avec plus de 60 000 habitant-es, plus d'une centaine de communautés représentées et un réseau associatif fortement développé, la ville de Sarcelles offre un paysage urbain contrasté.

Ville emblématique du renouvellement urbain, elle est devenue tristement célèbre pour avoir donné son nom à la « la sarcellite ». Désignant la « maladie des grands ensemble », ce terme visait surtout à dénoncer l'urbanisme « de barre » mis en place dans les années 1960 pour répondre à la crise de logement (fig. 13), fondé sur les préceptes de l'architecture moderne, témoignant bien peu d'intérêt au cadre de vie des habitant-es et aux conditions de développement d'un vivre ensemble. Il caractérise surtout la force avec laquelle certains récits médiatiques ont construit, durant les années qui suivirent, l'imaginaire de la « France des périphéries urbaines », ignorant tout de l'attachement et du fourmillement

culturel dont ces quartiers font l'objet. En résumé, si Sarcelles cultive aujourd'hui une certaine singularité, elle le fait « au prix d'une image sociale et médiatique façonnée par l'extérieur et non par les Sarcellois eux-mêmes », comme l'a exprimé le maire Patrick Haddad lors de l'inauguration de l'installation⁶⁰.

Reconnaître la présence et la richesse d'une identité plurielle, renverser les récits médiatiques fondés sur la stigmatisation des classes sociales qui composent ces quartiers pour « faire collectivement l'éloge du partage » : telle était l'ambition portée par les acteurs de la ville en faisant appel à l'association Civic City. Réunissant un réseau d'acteurs transdisciplinaires (chercheurs, institutions, associations...) Civic City a fait le choix de défendre une autre image des quartiers périphériques et une réappropriation de l'espace public urbain en célébrant les multiples savoirs inscrits dans l'usage de la langue. Durant plus de 6 mois, ces acteur-rices ainsi qu'une centaine de Sarcellois-es se sont réunis dans le cadre d'ateliers littéraires, de couture et de calligraphie dans le but de réaliser une exposition poétique éphémère en plein cœur de la ville. Les tissus sur lesquels étaient inscrits les messages ont été installés par les habitant-es sur leur balcon, devant la place André Gide.



Fig 13 : Le grand ensemble de Sarcelles, Henri Salesse, 1961



Fig 14 : Installation sur la place André Gides, le jour de l'inauguration Civic City

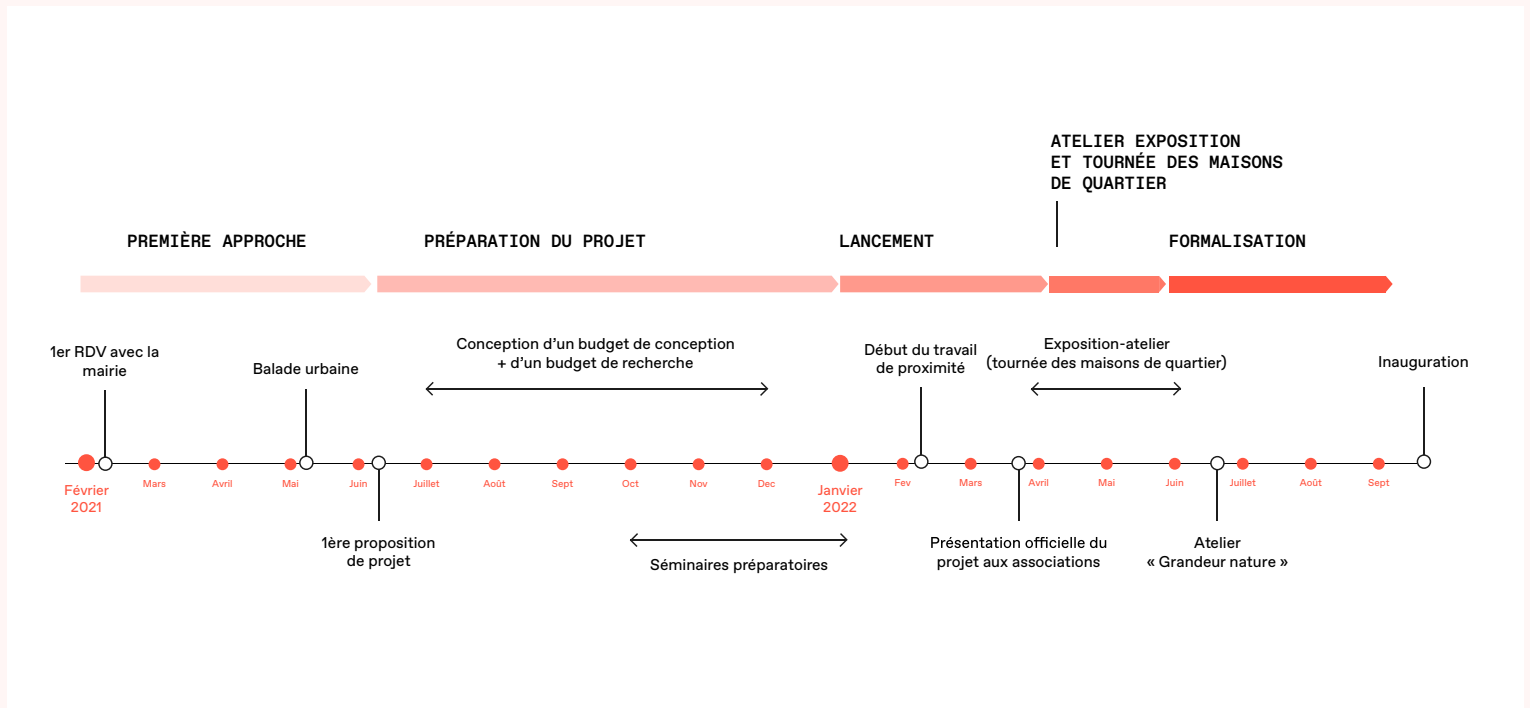


Fig 15 : Méthodologie mise en place par Civic City pour le projet

Vieillir Vivant – Paris 18e – Carton Plein

Carton Plein est une association qui s’est formée en 2010 autour d’un projet expérimental commun : la conception d’un espace public de plus de 2000m2 en plein cœur de Saint-Etienne dénommé la Cartonnerie. Fort-es de cette expérience qui a duré plus de 5 années, les membres de l’association (aujourd’hui composée – entre autres – de Fanny Herbert, sociologue, Mathieu Portier, paysagiste sonore et Roxane Philippon, designer) se sont lancés dans de nouvelles aventures parmi lesquelles le programme de recherche-action Vieillir Vivant-es. Comme son nom l’indique, ce dernier s’intéresse à la question du vieillissement en s’interrogeant : « Comment changer de regard sur le grand âge, et le considérer comme une richesse pour nos territoires et nos organisations sociales, et non pas comme une charge, ou un synonyme de relégation ? ».

À travers ce programme, l’association accompagnée d’un réseau de praticien-nes issu-es des sciences sociales, du design et des arts vivants, a mené pendant presque 3 ans des résidences exploratoires au sein de 6 territoires très différents, aussi bien ruraux qu’urbains et péri-urbains.

Un premier temps d’immersion, mené en plein cœur de la crise Covid en 2020, a permis à l’association de dégager plusieurs enseignements transversaux et hypothèses créatives. Au total, c’est plus de 12 enseignements et une trentaine d’hypothèses créatives qui ont été développées au travers d’un livrable remis à la CNSA (Caisse Nationale de Solidarité et d’Autonomie) dans le cadre de son appel à projet « Tirer les enseignements de la crise Covid pour améliorer l’accompagnement des personnes », également spécifiés à travers 7 livrables concernant les 7 territoires observés.



Fig 16 : Les 6 territoires concernés par le projet Vieillir Vivant

La Cité Charles Hermite est l’un d’entre eux. Située au Nord-Est de Paris juste à côté du périphérique et de la porte d’Aubervilliers, cette cité ouvrière composée d’HBM (Habits Bon Marché) dans laquelle régnait autrefois un « esprit village » abrite aujourd’hui une population multiculturelle vieillissante et offre un cadre de vie très contraint entre trafic de drogue, prostitution et installation de camps de migrants à proximité. Après avoir interrogé les habitant-es, dont des familles présentes depuis plusieurs générations, les membres de l’association se sont posés les questions suivantes : À la Cité Charles Hermite : comment « bien vieillir » dans un cadre de vie dégradé où toutes les générations vivent mal ? Où vieillissent celles et ceux qui ne peuvent pas vieillir chez eux ? Sur quels acteurs et dynamiques existantes s’appuyer pour mener des expérimentations ? Cette dernière question n’est pas sans importance : elle détermine toute

la démarche en faisant résolument le choix de regarder le territoire non pas uniquement comme fragile ou vulnérable, mais aussi comme le lieu de dynamiques positives et de solidarités singulières.

Ces questionnements ont amené l’équipe à une réflexion sur les métiers d’accompagnement présents dans la cité : l’un des grands apprentissages étant le ressenti des habitant-es (en particulier des plus âgé-es) vis-à-vis de la disparition du métier de gardien ou de concierge tel qu’il était auparavant. Carton Plein, en collaboration avec les habitant-es et les acteur-rices du quartier et l’association d’insertion

Activ’18, a donc travaillé au récit de 8 métiers « qui n’existent pas », somme des besoins formulés lors de la phase d’exploration. Parmi eux, « l’animateur de marché local », est expérimenté depuis septembre 2022 sur le quartier. L’expérimentation est réalisée par 6 personnes en réinsertion professionnelle regroupées sous le nom de « Groupe Pionnier » et pilotée sur place par Solène Champroy du collectif ESOPA Productions (Et si on prenait l’air ?). Roxane Philippon intervient dans le cadre d’un pilotage plus transverse et ponctuellement dans le cadre des expérimentations menées.

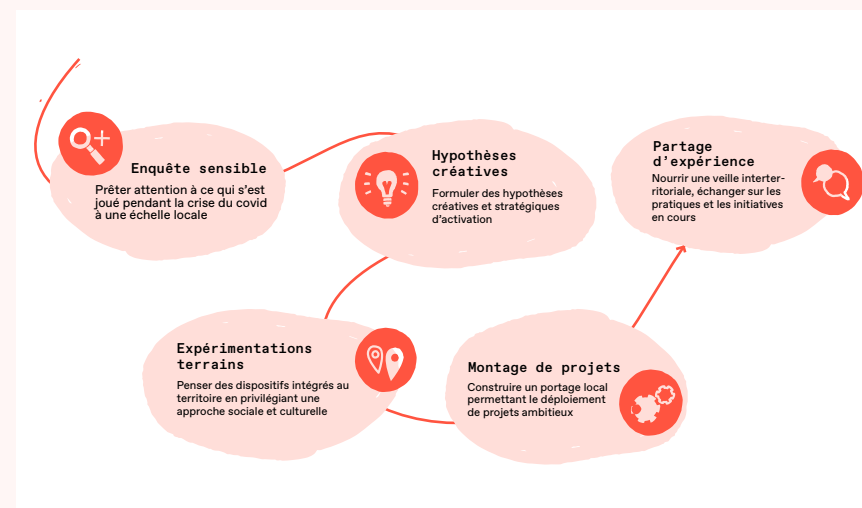


Fig 17 : Méthodologie mise en place par Carton Plein pour le programme

1. Faire avec

« Faire avec plutôt que pour⁶¹ » : tels ont été les mots de Ruedi Baur lorsque je l'ai interrogé en juillet 2022 sur sa manière de mener ses interventions auprès des usager·ères. Cette formulation dénote un souci partagé par un bon nombre de designers dont les approches se revendiquent « participatives » ou « sociales » : **considérer les usagers et les usagères non plus uniquement en tant que bénéficiaires d'un service rendu, mais comme acteurs et actrices de la définition et de la conception dudit service.**

Dans une perspective de care, ce souci est central car, comme l'écrit Joan Tronto dans *Caring Architecture* : « Tout comme l'architecture est une question de pouvoir, toutes les formes de ménagement regorgent de relations de pouvoir⁶² ». Ainsi, considérer tel individu, situation ou espace comme vulnérable, c'est risquer de figer ce ou cette dernier·ère dans sa fragilité sans considérer les conditions avec lesquelles cette dernière doit être appréhendée. Cette vigilance du « faire avec plutôt que pour » est donc au cœur du *care* : il ne s'agit pas uniquement de se demander « qui a besoin de soin » mais aussi de changer de regard sur « celui ou celle qui le reçoit » pour en faire un·e acteur·rice à part entière de cette apport.

« La question principale, c'est comment installer petit à petit une culture du faire, de la pensée autonome ? »

Ruedi Baur, extrait de l'entretien.⁶³

Cette vigilance se caractérise au sein des projets étudiés, par une attention particulière à la mise en place des conditions d'autonomisation des habitant·es et ce, dès les premières étapes du projet. Ici, le « faire » occupe une place centrale : **sous la forme d'ateliers participatifs, les habitant·es sont appelés à construire avec le designer des supports de réflexion et des prototypes qui deviennent tour à tour des objets de médiation pour aller chercher d'autres publics.** À Sarcelles, ces ateliers ont rythmé la démarche et se sont réalisés in situ, construisant ainsi le projet de manière itérative jusqu'à la conception des tissus eux-mêmes lors de l'atelier « Grandeur nature » réalisé le 22 juin au pied des immeubles (fig. 18).

61 Extrait de l'entretien avec Ruedi Baur (Civic City)

62 Joan Tronto, *op. cit.*

63 Extrait de l'entretien avec Ruedi Baur (Civic City)



Fig 18 : Ateliers participatifs menés avec les habitant·es - La poésie dans le tissu - Civic City

On retrouve cette dimension participative dans le projet des Sismo, celui de Carton Plein et plus globalement dans l'ensemble des pratiques de design urbain. Elle pose pour autant un certain nombre d'enjeux qui ne sont pas toujours bien identifiés — en particulier par les commanditaires. L'un de ces enjeux, sûrement le plus complexe, est celui de la mobilisation. Si, comme me l'a dit Ruedi Baur lors de notre échange « on ne peut s'approprier des choses que dans lesquelles on a la possibilité de mise en œuvre, de transformation⁶⁴ », comment s'assurer que chacun·e puisse prendre part à cette transformation ? En effet, mobiliser les habitant·es c'est non seulement « aller vers » mais aussi « mettre en action ». Or, pour certains publics habituellement mis à distance des politiques d'aménagement de la ville, cette mobilisation ne fait pas évidence. Les designers redoublent alors d'ingéniosité pour **mettre en place des outils et des stratégies par lesquelles ils cherchent à construire un engagement des habitant·es autour du projet final.**

64 Extrait de l'entretien avec Ruedi Baur (Civic City)

Au-delà de leur diversité, on remarque au sein de ces stratégies et de ces outils un sens de la communication assez développé, qui s'exprime par exemple par le choix de format adaptés (une carte postale pour évoquer les traces d'un passé qui n'est plus et qui interroge (fig. 19), un « journal » rapide à lire et facile à diffuser, donc propice au partage (fig. 20)...) et la constitution d'une ambiance propice à la convivialité et la proximité (que cela soit par une mise en scène, un accueil spécifique ou l'utilisation d'objets « prétextes » comme la valise à colportage de Carton Plein (fig. 21)). Comme l'écrit Marine Royer dans son article *Concevoir en portant attention aux milieux. Étude sur les modalités d'exposition du design de la participation* : « Le design est une pratique professionnelle où les questions liées à la communication sont primordiales⁶⁵ ». En tentant de spécifier en quoi le designer permet d'élargir la dimension participative du projet, elle ajoute plus loin : « Il développe des compétences lui permettant de construire les conditions de réception de ces objets intermédiaires, tout en les concevant⁶⁶ ».

65 Marine Royer, « Design social. Éléments constitutifs d'un projet sur le maintien à domicile des personnes âgées et en situation de handicap », *Ocula 21*, 2020.

66 Ibid.

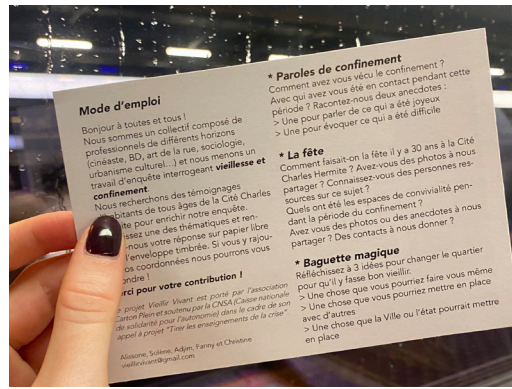


Fig 19 : Carte postale conçue dans le cadre du projet Vieillir Vivant à la cité Charles Hermite — Carton Plein

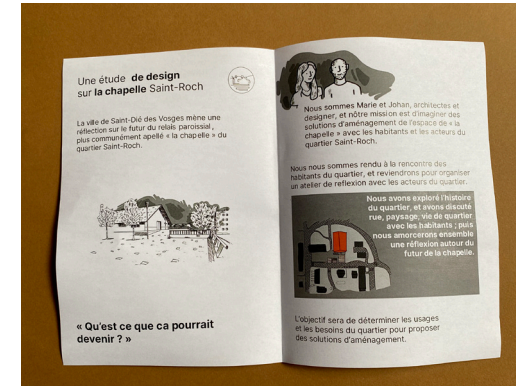


Fig 20 : Journal de quartier — Relais paroissial de Saint-Dié-Des-Vosges — Les Sismo



Fig 21 : Échange entre une habitante et l'équipe du projet Vieillir Vivant lors d'une permanence — Carton Plein



Fig 22 : Accroche porte — Vieillir Vivant — Carton Plein

Sur ce point, les designers que j'ai interrogé dans le cadre de ce travail de recherche sont unanimes : **les outils, au-delà d'être des supports de réflexion, sont avant tout des prétextes pour dialoguer et recueillir la parole des parties prenantes.** Dans le journal de quartier réalisé par les Sismo, les designers ont veillé à utiliser des tournures de formulations simples, travaillant une impression de proximité et de familiarité. Lorsque j'ai interrogé Johan Viscuso sur l'ambition de ce journal, il m'a répondu très naturellement « créer une curiosité, passer presque par la rumeur⁶⁸ ». Du choix des mots (appeler le paroissial « chapelle » car c'est comme cela que les habitant-es du quartier le nomment) au langage formel (un portrait « à main levée » de Johan et Marie) : tout est pensé pour éveiller l'intérêt des habitant-es tout en « dé-professionnalisant la pratique⁶⁹ ».

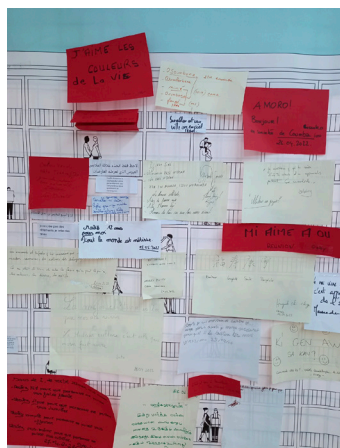
« Ne pas arriver frontalement avec des langages (que ce soit des langages avec des mots mais aussi des langages formels) qui sont intimidants me paraît être un aspect très important pour favoriser la participation. Simplifier volontairement les outils, ça nous permet de créer un langage commun. »

Johan Viscuso, extrait de l'entretien

Le prototype, lui aussi, devient un outil de dialogue. Il présente une forme non aboutie, prête à être modifiée, complétée, enrichie. Ils aident les acteur-rices à se représenter le projet et *in fine* à s'entendre sur une vision commune. Lors des expositions-ateliers organisées par Civic City dans les maisons de quartier, il a notamment permis à chacun-e d'ajouter son message et de découvrir, petit à petit, la partition en train de se faire (fig. 23).



Fig 23 : Prototypage réalisé dans le cadre du projet « La poésie dans le tissu » - Civic City



68 Extrait de l'entretien avec Johan Viscuso (Les Sismo)

68 Marine Royer, art. cit.

2. Faire entendre

Mettre en place cette dynamique participative n'est pas sans conséquence sur le plan politique. Non seulement elle dénonce l'invisibilisation dont certains savoirs ou certaines connaissances font l'objet, mais elle donne à entendre la voix de celles et ceux qui les portent. Les designers participent à cette visibilité en travaillant à concevoir non plus uniquement des outils de médiation, mais aussi des modes d'expression — à la fois verbaux et formels — à même de « crédibiliser le savoir-faire du terrain, le savoir-faire propre aux espèces de vie⁷⁰ ». Le projet mené à Sarcelles par Civic City est tout à fait intéressant à cet égard. En effet, il met en scène deux moyens d'expressions très différents, et pourtant représentatifs de la diversité des communautés et des cultures en présence sur le terrain : le tissu et la langue (fig. 24). Ces derniers sont mobilisés à travers un travail de conception graphique au coeur du projet de design.

70 Extrait de l'entretien avec Ruedi Baur (Civic City)

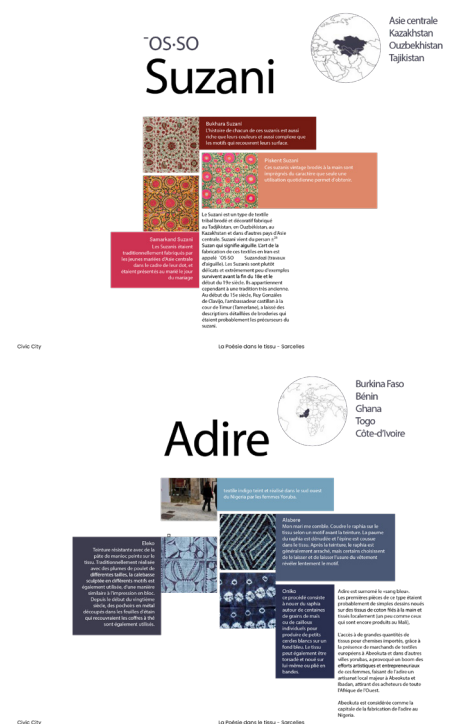


Fig 24 : Travail de recherche autour des tissus - La poésie dans le tissu - Civic city

Le tissu, comme le font remarquer Ruedi et Vera Baur lors du séminaire « Le rôle du design dans les politiques publiques de la ville » le 12 décembre 2022 à Sarcelles, est à la fois un élément central du paysage urbain, un vocabulaire (il « raconte les histoires, les mémoires, les rituels ») mais aussi un « objet relationnel ». Travailler cette matière était donc une manière à la fois de représenter la diversité culturelle et identitaire de la ville de Sarcelles, mais aussi de la faire dialoguer. Il en est de même pour le travail autour des langues, en cela que ces dernières véhiculent « des récits intimes ou privés, appartenant à l'expérience familiale ou individuelle, qui à leur tour racontent les souvenirs des migrations, la richesse des langues, des traditions littéraires, des savoirs et, enfin, la volonté de les partager avec ceux qui cohabitent dans les espaces du quotidien⁷¹ ».

Parfois même, **ce travail autour de l'expression offre une voix à celles et ceux qui, trop souvent oubliés de la fabrique de la ville, participent pourtant à son maintien.** De plus en plus d'auteurs et d'autrices soulignent l'invisibilisation dont souffre le travail de ces « mainteneurs ». Beaucoup se réfèrent au travail mené par Mierle Laderman Ukeles⁷², cette artiste féministe américaine qui, pendant plus de 50 ans et bien avant le développement des éthiques du *care*, a travaillé à transformer le regard de la société sur les activités de maintien et d'entretien.

Ainsi en 1973, elle passe plus de huit heures agenouillée à nettoyer le sol en marbre de l'escalier extérieur du Wadsworth Atheneum Museum situé dans le Connecticut, intriguant les visiteurs n'étant pas habitués à voir le personnel d'entretien durant les horaires de visite.

En 1979, il lui faut plus de 11 mois pour serrer la main de plus de 8 500 éboueurs des 59 quartiers de la ville de New York. Bien plus qu'un remerciement, elle fait de ce geste un acte de reconnaissance (fig. 25).



Fig 25 : Mierle Laderman Ukeles, *Touch Sanitation*, 1977.

⁷¹ Extrait d'une présentation du projet donné par Ruedi Baur à Manheim en juin 2022.

⁷² On retrouve notamment le travail de Mierle Laderman Ukeles dans le travail de Jérôme Denis et David Pontille (*Le soin des choses, La Découverte, 2022* ; « Maintenance et attention à la fragilité », *SociologieS, 2020*), mais aussi au sein de l'exposition *Soutenir* (Pavillon de l'Arsenal, 2022) et plus largement au sein des *Maintenance and Repair Studies*, courant de recherche dérivé des *Sciences and Technology Studies*.

Bien qu'à première vue que ces performances semblent avoir bien peu en commun avec les projets analysés dans le cadre de ma recherche, elles me semblent éclairer au contraire le côté performatif de telles interventions. À travers son travail d'enquête et de co-construction, le designer met en scène le processus d'invisibilisation à l'œuvre et « donne à entendre » la parole des acteur·rices dans toute leur diversité. Il agit ainsi comme un « opérateur de décentrement⁷³ », attirant l'attention des structures politiques comme de l'ensemble des usager·ères des espaces publics de la ville, notamment celles et ceux qui font et soignent la ville.

3. Faire événement

Dans ce contexte, l'évènement « devient l'acte inaugural indispensable au processus de co-création⁷⁴ ». En saisissant le projet dans son exceptionnalité, il semble en effet permettre la captation de l'attention des publics, et *in fine* leur mobilisation. Il est aussi le temps et le lieu d'un « travail du commun » qui, comme le définit Pascal Nicolas-Le-Strat dans son ouvrage éponyme, « s'efforce de défaire les logiques dominantes et, dans le même mouvement, (...) en expérimente de nouvelles⁷⁵ ». Il offre ainsi une respiration, ré-ouvre le champ des possibles, tout en suscitant l'engagement. **L'évènement devient alors à la fois un outil méthodologique et un objet de conception.**

Faire événement, c'est déjà une manière de s'autoriser à faire autrement. Autrement dit, l'évènement désinstalle les processus sociaux habituels et réinstalle un rapport nouveau, fondé bien souvent sur des valeurs de convivialité et d'hospitalité.

« On a fait déjà suffisamment d'échanges avec la population pour s'apercevoir que c'est l'exceptionnalité qui permet l'appropriation pour l'instant. En particulier dans ce type de banlieue, dans laquelle même ton balcon ne t'appartient pas. (...) Il s'agit de redonner, par le design et l'évènement, de se remettre dans une attitude de capacitation. »

Ruedi Baur, extrait de l'entretien.⁷⁶

⁷³ Jérôme Denis, et David Pontille. « Maintenance et attention à la fragilité ». *SociologieS*, mai 2020.

⁷⁴ François Ménard, Bertrand Vallet et Carton Plein. *La Cartonnerie. Expérimenter l'espace public*, Saint-Etienne 2010-2016. PUCA. Recherches, 2016.

⁷⁵ Pascal Nicolas-Le-Strat. *Le travail du commun*. Éditions du Commun., 2016.

⁷⁶ Extrait de l'entretien avec Ruedi Baur (Civic City)

En effet, l'événement correspond un « état d'être au monde différent de la réalité⁷⁷ » qui, comme Perce nous y enjoignait, interroge « ce qui semble avoir cessé à jamais de nous étonner⁷⁸ ». L'action du design n'est pas anodine dans la poursuite de cette ambition en cela qu'il peut « à volonté rendre proche ou étonner⁷⁹ ». Après m'être entretenue avec les praticien-nes en charge des différents projets étudiés, il m'a en effet semblé qu'ils-elles manipulaient ces dialectiques (proche et distant, étrange et familier, ordinaire et extraordinaire...) avec à la fois beaucoup de tact et de précautions. **Tout se passe comme si l'événement était à la fois un moyen** (d'engagements des publics, d'institution de nouvelles manières de faire et de visibilité du processus de conception) **et aussi un risque** : celui de négliger, sous le prisme de l'exceptionnalité, une transformation plus durable des pratiques.

Plus simplement, l'événement est aussi une temporalité dans laquelle les protagonistes agissent en commun, ici encore selon un cadre établi. Ce travail du commun passe souvent par le « faire ensemble ». À Sarcelles, cette logique du faire passe par des ateliers dans lesquels les choix de conception sont non seulement débattus et enrichis, mais aussi mis en acte : par la couture, l'écriture, le tissage... Pour Carton Plein, « c'est la conscience de participer collectivement à un temps extraordinaire qui fait partage d'expériences, et construit l'attachement à l'espace et au groupe⁸⁰ ».

En résumer, nous dirons que l'événement, en tant que lieu et temporalité du « faire ensemble » est à la fois un moyen de marquer les mémoires, de saisir certains processus invisibilisés du phénomène urbain, et une intervention à même d'ouvrir le processus de conception au-delà des acteur-rices habituel-les de la fabrique de la ville. Parfois même, il devient un véritable outil politique capable de faire bouger les lignes des processus décisionnels.

« On s'aperçoit que même dans l'événementiel, on arrive à faire bouger les lignes. Avec l'événement, il y a médiatisation : certains bailleurs voient ça comme un risque et acceptent de lâcher sur un certain nombre de rénovations qui n'étaient pas prévues au départ. »

Ruedi Baur, extrait de l'entretien.

77 François Ménard, Bertrand Vallet et Carton Plein, *op. cit.*

78 Georges Perec. *L'Infra-ordinaire*. Le Seuil, 1989.

79 Nathalie Joulin, *Les coulisses des nouveaux produits*, Livres outils, Editions d'Organisation, 2002.

80 François Ménard, Bertrand Vallet et Carton Plein, *op. cit.*

81 Michel Lussault, art. cit.

82 Thierry Paquot, art. cit.

83 Extrait de l'entretien avec Ruedi Baur (Civic City)

84 François Ménard, Bertrand Vallet et Carton Plein, *op. cit.*, p. 45

4. Laisser-faire

Malgré la passivité que son nom laisse suggérer, **le laisser-faire est certainement l'une des modalités d'action les plus puissantes lorsqu'il s'agit de concevoir en apportant du soin aux espaces en milieu urbain**. Il relève en effet d'une intention forte, qui se veut à contre-courant des modèles interventionnistes, ceci dans le but de « créer des situations ouvertes⁸¹ » et d'offrir une place à ce qui surgit en « cultivant (...) une ouverture à l'inattendu⁸² ». Se faisant, le-la concepteur-riche affirme sa volonté de multiplier les possibles, de se laisser surprendre par le projet lui-même sans figer ce dernier dans une fonction, un usage unique. **De fait, il condamne la monumentalisation des projets urbains, qui soustrait aux habitant-es leur pouvoir de transformation**. Lors de notre entretien, Ruedi Baur a beaucoup insisté sur ce risque et sur son intention de créer des concepts et des formes mouvantes au sein de processus ouverts « qui permettent en permanence de rajouter des choses, de renouveler le regard⁸³ ». Dans les quelques lignes qui suivront, je tenterai de résumer les différentes approches développées au sein des pratiques observées.

4.1 Ouvrir le chantier

« Ouvrir le chantier c'est accepter de le rendre lisible et accessible. (...). Dans cette perspective la ville en perpétuel mouvement offre de multiples prises (aux habitants) sur ses transformations. »

François Ménard, Bertrand Vallet et Carton Plein, 2016.⁸⁴

La mise en place des chantiers ouverts n'est pas propre au design. Elle s'inspire plus largement de toutes les cultures de conception dites « ouvertes ». Elle n'en est pas moins subversive : **le chantier, peu importe sa forme, est une étape clé du projet d'aménagement et accepter d'en visibiliser « les coulisses » reste une approche perçue comme risquée par la plupart des acteurs de la fabrique de la ville**. En France, ce n'est que depuis la fin des années 1990 et le début des années 2000 que quelques collectifs d'architectes revendiquent cette pratique de conception. Parmi eux, des collectifs bien connus : le collectif ETC, Encore Heureux,

Le bruit du frigo, ou encore La Preuve par 7. Dans cette perspective, les praticien-nes cherchent à « faire en sorte que chaque chantier devienne un lieu ouvert, le lieu du faire et de la rencontre, le lieu d'échange de savoir, de formation, d'application et d'insertion non seulement professionnelle mais aussi culturelle.⁸⁵ »

Voilà l'objet d'une telle ouverture : rencontrer les publics, faire ensemble. Pour les designers, il s'agit à la fois de montrer le projet *en train de se faire* mais de laisser également aux habitants et aux habitantes la possibilité régulière de l'éprouver, de le compléter, voire – dans certains cas – de le réorienter. La proposition de réhabilitation du paroissial de Saint-Dié-Des-Vosges en est un bon exemple. À l'issue de leur immersion et de plusieurs ateliers de co-construction menés sur le terrain, les designers des Sismo ont présenté leurs différentes pistes sous 3 axes correspondant à 3 phases du chantier, avec la volonté d'aborder ce dernier comme « un outil d'appropriation et de conception⁸⁶ ».

⁸⁵ Sophie Ricard. « Manifeste du Laboratoire des Délaissés, programme de recherche de La Preuve par 7 ». Chaire de Philosophie à l'Hôpital (blog), 2022, (consulté le 29 décembre 2022). <<https://chaire-philosophie.fr/le-laboratoire-des-delaisses-programme-de-recherche-de-la-preuve-par-7/>>

⁸⁶ Extrait du cahier de préconisation réalisé par les Sismo pour le projet.

Ce phasage du chantier, du désamiantage du site à la livraison du projet, poursuit en réalité une intention centrale : définir progressivement la vocation de l'espace (et ses usages), notamment en s'appuyant sur l'expertise et la dynamique insufflée par les acteur-rices locaux et en faisant émerger des processus de coopération entre les habitant-es et la maîtrise d'œuvre. Après une première phase de préfiguration et de mobilisation autour d'un jardin pédagogique qui anime les espaces extérieurs lors de l'opération de désamiantage, les designers proposent une remise aux normes du rez-de-chaussée afin d'y accueillir du public et de tester une partie de la programmation portée par les acteurs du quartier. Ce « chantier exploratoire » tel qu'il est nommé dans la proposition, est animé par une « maison du projet » qui permet de communiquer avec les habitant-es, de mettre en place des formats de concertation autour des usages testés durant le chantier et de programmer les finitions. Cette *permanence architecturale* (pour reprendre un terme cher à La Preuve par 7⁸⁷) permet également de faire du chantier un lieu d'apprentissage et de découverte des métiers de la construction et de la fabrique de la ville. De ce fait, le chantier devient apprenant, bénéficiant à toutes les personnes qui y participent.

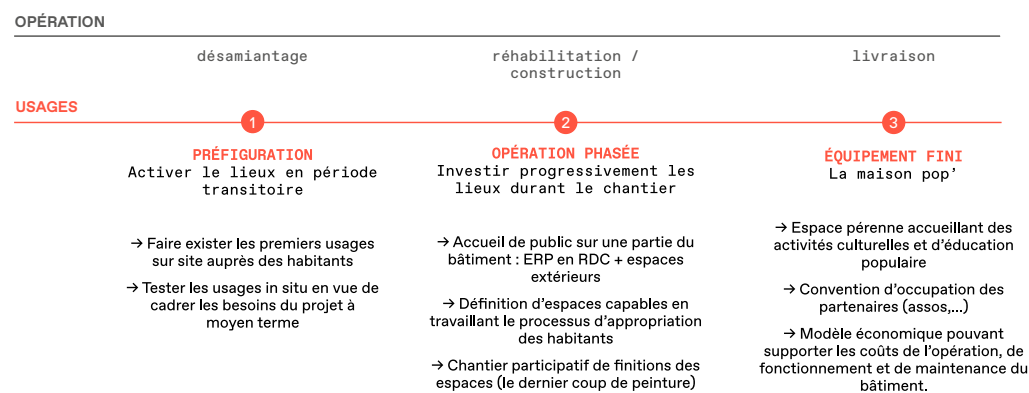


Fig 26 : Phasage du chantier, extrait du cahier de préconisation réalisé par les Sismo

2 — Proposer « des cadres plus que des formes⁸⁸ »

Ainsi, dans les approches méthodologiques portées par les designers, laisser-faire ne signifie en rien « ne rien faire ». Cette modalité par laquelle l'improvisation est rendue possible nécessite au contraire une véritable ingénierie de projet. Ce qui est saisissant à bien des égards, et ce que souligne Marine Royer dans son article, c'est la manière avec laquelle les designers s'attachent à « exposer les cadres du projet plutôt que les formes ». Cette expression prolonge l'échange avec Ruedi Baur, notamment sur la difficulté, malgré l'ouverture du projet, à mettre les usager-ères dans une attitude d'improvisation. **Comme en musique, l'improvisation ne s'improvise pas. Afin qu'elle puisse advenir, il est nécessaire de poser un cadre ou, pour le dire différemment, de définir une syntaxe.**

⁸⁷ Sophie Ricard, et Édith Hallauer. « La permanence architecturale ». *L'école du terrain*, 2022, (consulté le 29 décembre 2022)

⁸⁸ Marine Royer, art. cit.

« Et donc comment concevoir des choses où tout un chacun peut développer, à partir d'une syntaxe établie ? (...) Je pense que le designer aujourd'hui doit se penser aussi en tant que concepteur d'une syntaxe, qui permet justement l'improvisation qui permet à tout un chacun d'être dans une attitude d'improvisation. »

Ruedi Baur, extrait de l'entretien.

En réalité, définir cette syntaxe semble représenter la majeure partie des efforts fournis par les designers pour mettre en place des dimensions de co-création. À Sarcelles, ce cadrage a fait l'objet de différents ateliers ainsi que d'un travail mené en chambre par les designers pour aboutir à l'élaboration d'une charte composée de différentes lignes directrices : du choix de tissus à la gamme colorielle, en passant par les choix typographiques (fig. 27).



Fig 27 : Charte réalisée par Civic City pour le projet

À travers cet ensemble de principes, l'équipe de Civic City propose aux habitant-es un certain nombre de combinaisons potentielles, elles-mêmes capables d'accueillir une diversité de syntaxes linguistiques. Ainsi, « les designers produisent des formes ouvertes, mutables, au sens où tout n'est pas décidé par le designer, au contraire il est demandé aux visiteurs d'intervenir, de compléter, d'augmenter les formes exposées⁸⁹ ».

⁸⁹ Marine Royer, art. cit.

3 – Savoir s'effacer

Enfin, « laisser-faire » c'est aussi et surtout travailler l'autonomisation des usagers et des usagères (dans notre cas, les habitant-es mais aussi les acteur-rices de la ville – agent-es, bailleurs, promoteur-rices...) pour, une fois le projet livré, assurer les conditions de sa permanence. Dans ce cadre, toutes les approches citées plus haut permettent de faire des temps de la co-construction et de l'expérimentation des temps d'apprentissages collectifs, de création de commun autour du projet. **En concertation avec l'ensemble des acteur-rices du projet, le designer définit les usages de l'espace tout en y laissant un certain degré d'indétermination afin d'offrir un large potentiel programmatique.** Il s'agit finalement de permettre aux différents protagonistes du projet de définir progressivement les caractéristiques du lieu par la pratique des espaces disponibles. Car, « pour qu'un usage advienne, il est nécessaire que les choses soient non seulement disponibles, mais aussi, dans une certaine mesure, malléables⁹⁰ ». Pour autant, la question de la permanence du projet et du maintien de l'expérience proposée reste encore relativement peu adressées au sein des nouvelles approches urbaines. Dans la partie 3, je tenterai d'en détailler les principes et de formuler quelques propositions à l'égard des praticien-nes souhaitant développer leur pratique au prisme d'un *spatial care*.

Dans de tels cas, [le ménagement] devient un moyen de favoriser la solidarité et la confiance entre les personnes. De telles solidarité et confiance ont un effet salubre : elles rendent plus probable que les ménagés d'hier deviennent par réciprocité les ménagers de demain. De cette façon, malgré le fait que le ménagement parte de besoins asymétriques, les personnes peuvent être en mesure de voir comment leur participation à ces boucles continues les rendent in fine plus égaux.

Joan Tronto, 2021.⁹¹

⁹⁰ Marine Royer, art. cit.

⁹¹ Joan Tronto, art. cit..

Partie 3

**Réussir le passage à l'échelle :
De l'expérimentation à la diffusion d'une véritable
culture du soin au sein des politiques de la ville**

Nous avons vu dans les deux premières parties comment le designer, par sa capacité à porter attention aux milieux urbains et à assurer la reconnaissance de leur fragilité par l'ensemble des parties prenantes de la fabrique de la ville, peut participer à cette logique de *spatial care*. Nous en avons, aussi, entrevu les principaux enjeux. Du cadrage à la conception, en passant par le prototypage et l'expérimentation, le designer doit en effet faire face à plusieurs défis : mobiliser les publics autour du projet de ménagement en prenant en compte et renforçant les capacités individuelles et collectives, initier une réappropriation capable des espaces par le *faire avec*, mais aussi réussir à s'inscrire au sein de logiques de projet souvent complexes et protéiformes. Si la pertinence des méthodes de design dans les projets d'aménagement est de plus en plus identifiée, son rôle dans l'édification d'une diplomatie urbaine fondée sur une éthique du care reste à démontrer. En effet, en matière de transformation urbaine, les projets de design ne dépassent que très rarement le cadre de « petites expérimentations d'usage à l'échelle de la main, du corps⁹² ».

« Le rôle du design est faible dans la fabrique urbaine, car il se situe en tenaille entre les vrais métiers de l'urbanisme (les architectes, les urbanistes, les programmistes...) et tout ceux qui ont accès au pouvoir de transformer la ville à travers des projets qui sont, à la fois en termes de temps et de moyens, extrêmement importants. Le design est un peu le parent pauvre de cette organisation, il intervient sur des expérimentations un peu à la marge. »

Antoine Fenoglio, extrait de l'entretien.

Pour autant, il me semble que l'apport du design pourrait être davantage reconnu dans la fabrique de la ville en tant que lieu du « travail du commun ». Considérant cette hypothèse, quelles pourraient en être les perspectives ? **Comment passer à l'échelle ? Comment essaimer, au-delà de l'échelle du bâtiment ou du quartier ?** Comment faire en sorte que le projet de ménagement prenne une place plus significative dans la définition et le déploiement de la politique de la ville ?

⁹² Extrait de l'entretien avec Antoine Fenoglio (Les Sismo)

1. Répondre au défi de la transversalité

« La transdisciplinarité concerne, comme le préfixe “trans” l'indique, ce qui est à la fois entre les disciplines, à travers les différentes disciplines et au-delà de toute discipline.⁹³ »

Basarab Nicolescu, 1996.

Cette première proposition vient éclairer l'un des plus grands défis d'un design du *care* en milieu urbain : la nécessité d'une approche transversale. Nous l'avons vu, les phénomènes urbains s'expriment à différentes échelles et chacune des échelles est dépendante de toutes les autres (partie 1). Cette interdépendance des phénomènes liés entre eux nécessite le recours à une analyse et à des compétences qui dépassent la seule discipline du design, ou de l'urbanisme.

« Pour les initiateurs de Carton Plein, le défi de la pluridisciplinarité est aussi celui de tendre vers la transdisciplinarité : aller au-delà de chaque discipline réunie et créer, par leur mise en dialogue, quelque chose de nouveau qui ne peut se ramener à la somme de celles-ci. »

Roxane Philippon, extrait de l'entretien.

Or, **cette transdisciplinarité implique un effort de « compréhension du langage de l'autre⁹⁴ »** qui est loin d'être évidente lorsque le projet nécessite de faire dialoguer art, architecture, design, urbanisme, sciences sociales, et expertises d'usage. Ici encore, il me semble que le design a beaucoup à offrir, notamment dans sa capacité à créer des outils qui permettent à chaque partenaire du projet d'exprimer ses compétences et ses envies tout en dépassant le cadre de sa seule compréhension à travers l'élaboration d'un langage commun, d'une vision partagée.

« Lors de la livraison, on a surtout cherché à créer une scénarisation des espaces qui se fasse la synthèse des consensus sur lesquels nous étions tous arrivés. »

Johan Viscuso, extrait de l'entretien.

⁹³ Basarab Nicolescu, La transdisciplinarité. Éditions du Rocher., 1996.

⁹⁴ Basarab Nicolescu, *op. cit.*

De fait, ces efforts de traduction constituent là encore un terrain propice à la constitution du groupe et à la fabrique d'un commun.

Pour autant, **la mise en œuvre des conditions propices à la transdisciplinarité ne peut être uniquement l'apanage des designers.** La question des cadres sociaux, politiques, économiques, techniques et juridiques au travers desquels ces derniers interviennent est également centrale, et nécessite l'implication de l'ensemble des acteur-rices partenaires (y compris les commanditaires). Sur le plan organisationnel, cet « agir en commun » nécessiterait une profonde refonte de la commande publique et l'invention de nouveaux modèles de financements, fondés sur le partenariat entre différentes entités de l'échelle la plus locale à la plus nationale. Lors de notre échange, Roxane Philippon m'a partagé à titre d'exemple sa difficulté à piloter ce travail de coordination entre les différents projets de l'association :

« Aujourd'hui, le projet Vieillir Vivant est sur plein de territoires et c'est vraiment génial. C'est juste que c'est très dur à piloter avec ses différentes échelles, ses différentes stratégies. C'est plein de montages financiers tentaculaires... Bizarroïdes. (...) Autant les financements locaux ça marche très bien, autant les financements nationaux, transversaux qui permettent de faire en sorte que tous ces territoires se rejoignent de temps en temps, ça c'est plus compliqué. »

Roxane Philippon, extrait de l'entretien.

Le projet Vieillir Vivant a ainsi nécessité l'implication de différents financeurs (notamment celle de la CNSA (Caisse Nationale de Solidarité et d'Autonomie), de la ville de Paris, du bailleur social de la cité ainsi que de l'association TZCLD (Territoires zéro chômeur de longue durée).

Enfin, ce défi de la transversalité se pose également lorsqu'il s'agit de se demander si oui ou non, l'expérimentation devrait être soutenue dans le cadre d'un « passage à l'échelle » et ainsi répondre à d'autres territoires, accompagner d'autres acteurs. Ici encore, le projet Vieillir Vivant offre une perspective intéressante : en menant des expérimentations locales dans des territoires très différents tout en cherchant à construire des enseignements transversaux à ces dernières, le collectif s'appuie sur une *landscape approach*, c'est à dire sur « un raisonnement formé non uniquement à l'échelle de projet, mais plutôt à partir d'un panorama de projets⁹⁵ ».

⁹⁵ Caroline Jobin. *Des preuves de concept aux preuves de soin*, Séminaire au CNAM, 2022. <<https://www.youtube.com/watch?v=Qlg7tbEIOSY>>

Ainsi, répondre au défi de la transversalité nécessite la participation active de toutes les forces mobilisées dans ce projet de *spatial care* dans le but de créer des cadres de collaboration et d'organisation plus ouverts, propices à l'élaboration de communs.

2. Crédibiliser l'action

« On présente un argument car on le croit efficace, on l'accepte parce qu'on le trouve probant »

Marie-Clotilde Pirot, 2002.⁹⁶

Faire valoir les capacités d'un design du *care* dans les milieux urbains, c'est aussi travailler sa légitimité dans le champ des politiques publiques, du monde économique et de la société civile, sans quoi la perception des projets déployés restera celle d'« expérimentations à la marge ».

Comme pour toute pratique de recherche qui cherche à se légitimer, le design peut recourir à la preuve. Cette dernière semble en effet de plus en plus essentielle et conditionne l'acceptation de la démarche par les différentes parties prenantes du projet. Ce mode de preuve doit à la fois permettre de valider (ou invalider) certaines hypothèses formulées mais aussi, comme l'a montré Caroline Jobin (chercheuse intégrée pendant 2 ans au sein des Sismo) au sein de sa thèse⁹⁷, de définir avec « ce qu'il reste à concevoir ».

« C'est une étape intermédiaire dans un processus de conception qui permet de reconnaître collectivement, à la fois ce qui a déjà et bien été conçu (validation ou preuve de connu), mais aussi ce qu'il reste à concevoir (découverte, exploration ou preuve d'inconnu). »

Caroline Jobin, 2022.⁹⁸

Parfois même, la preuve semble nécessaire à l'encapacitation des acteur-rices. Roxane Philippon m'a confié à ce titre la difficulté, pour les membres de l'association, à convaincre les membres du groupe pionnier que le travail effectué par ces derniers au cœur de l'expérimentation est effectif, et réellement pris au sérieux par les acteur-rices décisionnaires. L'association a ainsi mis en place une démarche d'évaluation rigoureuse et régulière, définie en partie avec les membres du groupe pionnier eux-même.

⁹⁶ Marie-Clotilde Pirot. « La preuve ». *Le Télémaque* 22, n 2, 2002.

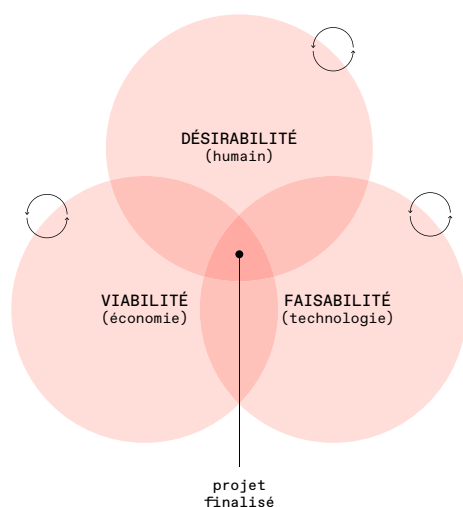
⁹⁷ Caroline Jobin. « La preuve de concept comme outil de développement des capacités de générativité collective : modélisation, expérimentation et conditions de performance ». Thèse de doctorat, Université Paris sciences et lettres, 2022.

⁹⁸ *Ibid.*

« On a tout un système d'auto-évaluation : à chaque fin de d'expérimentation, on se dit ce qui a marché, ce qui n'a pas marché, ce qu'il faudrait pour la prochaine fois... Tout à l'heure, j'ai eu Adeline [membre du groupe pionnier] au téléphone : elle souhaitait que je lui envoie une fiche d'évaluation pour la remplir avec les habitants sur le terrain demain. »

Roxane Philippon, extrait de l'entretien.

En innovation, certaines de ces démarches de démonstration et d'évaluation sont réunies sous le terme de *Proof of Concept* (ou « preuves de concept » en français). Elles visent à démontrer l'existence d'une opportunité, tout en « confrontant ses idées à la réalité en testant l'appétence des utilisateurs concernés⁹⁹ » Antoine Fenoglio et Cynthia Fleury s'attachent depuis quelques années à enrichir le concept initial d'une dimension éthique à travers le développement de *Proof of Care*¹⁰⁰. Au sein de ces preuves de soin, la désirabilité, la viabilité et la faisabilité du projet n'est plus envisagée selon un point de vue individuel, mais aussi sociétal et environnemental. Ainsi, le care n'est pas envisagé comme un critère complémentaire mais devient plutôt « un outil de renouvellement des critères¹⁰¹ » : d'une désirabilité individuelle à une désirabilité sociétale, d'une faisabilité technique à une faisabilité organisationnelle, d'une viabilité financière à une viabilité au regard des ressources planétaires...



99 J'utilise ici la définition donnée par Antoine Fenoglio dans un séminaire mené en 2018 pour le Centre National d'Art et Métiers.

100 Cynthia Fleury-Perkins et Antoine Fenoglio. « Le design peut-il aider à mieux soigner ? Le concept de proof of care » in *Soins*, 2019.

101 *Ibid.*

102 Extrait de l'entretien de Frédéric Lecourt (Les Sismo)

103 Extrait de l'entretien de Roxane Philippon (Carton Plein)

104 Designers Éthiques, Séminaire « Design Systémique, Penser les externalités dans la conception », 2020.

Si le *proof of care* me paraît particulièrement intéressant pour faire valoir la pratique du design dans l'élaboration des conditions d'un soin des espaces urbains, c'est justement car il est susceptible de « desserrer l'étau » des oppositions souvent infécondes entre la préservation de la nature, la viabilité économique et le développement du lien social. Il montre au contraire l'interdépendance de ces différents critères et permet d'évaluer le projet de soin de manière rigoureuse.

3. Former des « super-designers »

Quoiqu'il en soit, **faire valoir la légitimité du design dans la construction d'un projet urbain fondé sur les principes de ménagement requiert pour le designer un ensemble de compétences à la fois techniques, juridiques, stratégiques et créatives**, de sorte qu'il puisse prendre en compte et composer avec la complexité du terrain dans lequel il intervient. L'acquisition de cet ensemble de compétence nécessite la formation, pour reprendre les mots de Frédéric Lecourt, de « super-designers¹⁰² » ou, pour reprendre ceux de Roxane Philippon, de « designers tout terrain¹⁰³ », capables de comprendre et de s'adapter à l'environnement de projet et aux enjeux qu'ils soulèvent. Ces compétences s'ancrent dans des écoles de pratique fondées sur une approche à la fois systémique et stratégique du design.

Le design systémique est « une approche de conception basée sur la compréhension globale des systèmes complexes dans lesquels elle s'inscrit¹⁰⁴ » qui diffère de l'approche analytique en cela qu'elle considère le système dans sa totalité et de manière dynamique, qu'elle est fondée sur une logique de complémentarité et qu'elle est non-linéaire (c'est-à-dire qu'elle poursuit des « itinéraires multiples de pensée »). Sans détailler davantage cette approche, il est intéressant de souligner que celle-ci a été théorisée comme reposant sur trois capacités principales, particulièrement nécessaires dans les projets analysés : **identifier les liens de cause-à-effet entre les phénomènes observés, circuler entre différentes échelles d'analyse et mettre en forme la complexité.**

Si l'on ajoute une dimension stratégique, on obtient alors une compréhension encore plus fine des écosystèmes, notamment des nœuds de relations qui se jouent à travers tout projet d'aménagement — et encore davantage lorsqu'il s'agit d'un projet de *ménagement*. En effet, comme me l'a fait remarquer Frédéric Lecourt lors de notre échange, « la créativité est toujours un risque¹⁰⁵ » ou en tout cas toujours perçue comme telle par les commanditaires souvent évalués sur leur capacité à assurer une continuité de service plutôt que sur celle d'initier une dynamique transformative. Il est alors nécessaire, pour le designer, de développer une attention « à la moindre ouverture possible » et d'assurer un véritable « management du risque créatif¹⁰⁶ » à travers un ensemble de compromis et une bonne dose de pensée stratégique (quelle problématique adresser, qui convaincre, pourquoi et comment...).

« On a tendance à mettre un peu le pied dans la porte et d'aller dans des endroits où personne ne nous attend, pour "créer la commande" ou en tout cas donner envie qu'il se passe quelque chose. »

Roxane Philippon, extrait de l'entretien.

Cette nécessité est d'autant plus valable lorsque le projet adresse des enjeux d'intérêt général, liés aux politiques publiques. Or, comme l'a souligné Antoine Fenoglio lorsque je lui ai demandé pourquoi, selon lui, les designers étaient encore régulièrement absents des projets urbains d'envergure, ces derniers sont encore relativement peu formés à concevoir l'action publique et encore moins à la conception « à l'échelle de la ville ». Dès lors, le développement de formations adaptées et de projets pédagogiques interdisciplinaires semble être une piste intéressante à développer.

¹⁰⁵ Extrait de l'entretien avec Frédéric Lecourt (Les Sismo)

¹⁰⁶ *Ibid.*

« Aujourd'hui, je connais peu de designers ou de structures de design capables de mener ce type de projets. C'est avant tout une question d'appréhension de cet univers complexe que sont les environnements publics. Les designers ne sont pas formés à ça. Si demain on devait répondre à un projet d'occupation temporaire par exemple, on ne saurait pas comment faire. On ne serait pas outillés, on n'aurait pas le réseau, le savoir-faire, l'expertise. On est bien quand on nous demande de penser des usages dans un contexte qui est déjà calé administrativement. »

Antoine Fenoglio, extrait de l'entretien.

4. Maintenir le projet en soutenant l'expérience

Une fois ces compétences développées et le projet de soin mené, encore faut-il le maintenir. Trop nombreux sont les projets qui, une fois livrés, s'essouffent faute d'un engagement suffisant et d'un entretien régulier, desservant ainsi la légitimité de la pratique et des praticien-nes. S'avoir s'effacer « au bon moment » n'est pas suffisant : le maintien du projet et de l'habitabilité des espaces aménagés doit se penser dès les premières phases de conception, notamment dans les phases de cadrage. En échangeant avec les designers ayant mené les différents projets cités tout au long de ma recherche, il m'a semblé qu'un certain nombre de questions devaient se poser : Quelles choix de conception déterminent la durabilité du projet d'aménagement, dans sa dimension matérielle comme sociale ? Quelles sont les conditions du maintien du soin ? Quelles compétences développer pour autonomiser les habitant-es, et cela tout au long du cycle de vie de l'aménagement proposé ? Comment pérenniser l'engagement des acteurs ?

« L'Assistance à Maîtrise d'Expérience » (AME) est l'une des pistes développées par les Sismo pour accompagner les équipes dans la livraison, le lancement opérationnel et la valorisation des solutions. Elle vise ainsi à sécuriser l'expérience globale à travers plusieurs actions :

- **Convaincre** les décisionnaires ou les réfractaires de la pertinence de la démarche et de ses bénéfices en les invitant sur les séances d'expérimentation
- **Partager l'expérience** en formalisant des supports de valorisation et en événementialisant le projet
- **Anticiper le déploiement** en formalisant un plan de déploiement pour opérationnaliser les expérimentations incluant les différents scénarios envisagés, les moyens humains, techniques et méthodologiques à prévoir.
- **Sécuriser le déploiement** en assurant le suivi de fabrication de l'ensemble des briques de l'expérience (digital, architecture, produit, service) jusqu'à la livraison finale avec le commanditaire
- **Former les équipes** en animant des sessions de partage pour faciliter l'appropriation des solutions ; en les accompagnant sur les premiers jours d'exploitation et/ou de prise en main de l'expérience.

Il me semble que les projets menés, que cela soit par les Sismo, Civic City ou Carton Plein, correspondent à bien des égards à cette ligne de conduite. Il me semble, aussi, que cette dernière offre une réponse, au moins en partie, à notre problématique de départ. Le designer ne se contente pas de produire du soin à travers l'aménagement d'un espace, il met aussi en oeuvre les conditions de ce soin en s'assurant du maintien de l'expérience qu'il propose (cette dernière étant co-construite avec les usager·ères dudit espace) et ce dès les premiers instants du projet.

« C'est intéressant de le voir parce que très souvent, tu vas avoir des commanditaires qui font des économies de bout de chandelles sur la conception, alors que cette conception va déterminer tout le reste. »

Simon Mallo, extrait de l'entretien.

Pour conclure cette dernière partie, et après avoir analysé plusieurs perspectives visant à dépasser les limites identifiées dans les projets observés, je dirais qu'**il semble donc exister une réelle place pour le design dans le déploiement d'un ménagement à l'échelle de la ville**. Pour autant, ce changement d'échelle implique pour les designers, tout comme pour les commanditaires et l'ensemble des parties prenantes, de **faire advenir de nouveaux modèles d'organisation** ouverts à l'expérimentation et à la définition d'apprentissages communs.

Conclusion :

**Maintenir, renoncer ou transformer :
quelles perspectives pour un design au service
du spatial care ?**

J'ai débuté ce travail de recherche avec un appel, ou plutôt une invitation : imaginer de nouvelles manières de vivre dans un monde abîmé. Je me suis attachée, tout au long de mon développement, à montrer comment le design pourrait y répondre à travers le ménagement des espaces urbains.

Considérant la nécessité d'une plus grande attention aux conditions de vulnérabilités de ces espaces, ma question initiale concernait l'apport du design dans le maintien de leur habitabilité, notamment au travers du développement d'une culture de soin. Afin de mieux saisir à la fois les approches, les postures et les enjeux qu'un tel rôle nécessite, je me suis intéressée à trois projets très différents témoignant chacun de cette logique de soin.

Tout d'abord, à travers l'analyse des outils et des méthodes mises en place par les designers lors de la définition et la découverte de leur terrain, j'ai tenté d'explorer en quoi et comment ils se rendaient attentifs aux vulnérabilités de ce dernier. Cette attention semble en effet se développer au travers d'une observation située, qui permet aux praticien-nes de relever des données sensibles souvent ignorées au sein des processus d'aménagements habituels. L'articulation de ces données au travers d'une approche multi-scalaire (à la fois temporelle et spatiale) permet non seulement de définir les fragilités à l'œuvre, mais aussi des attachements, des savoirs et des ressources à protéger, parfois même à renforcer, en cela qu'ils concourent au projet de soin. La mise en perspective de ces attachements, de cette « expertise pragmatique du vécu » et de ces vulnérabilités réalise ainsi l'un des principaux enjeux du spatial care : modéliser des dilemmes spatiaux qui, une fois transformés en hypothèses créatives, initient des propositions aux questions suivantes : « Que faut-il maintenir, protéger, ménager, soigner, que faut-il mettre en partage ? Que peut-on, doit-on développer ? Que peut-on accepter d'abandonner, de voir disparaître ? Quelles mémoires en constituer ?¹⁰⁷ »

¹⁰⁷ Michel Lussault. *op. cit.*

Dans un deuxième temps, j'ai cherché à montrer comment la définition du projet de soin, tout comme l'énoncé de ces dilemmes, ne pouvait être faite qu'en contexte d'action, à travers l'implication effective de l'ensemble des parties prenantes du projet. Le design, ici, se présente comme un ensemble de pratiques, d'artefacts et de méthodologies par lesquelles les conditions d'un « agir en commun » sont rendues possibles. Pour autant, l'élaboration de ce projet commun n'est pas sans épreuve : il s'agit d'une part d'aller chercher les publics à travers des outils et des stratégies de médiation, mais aussi de s'assurer que le processus reste ouvert, prêt à accueillir la participation de chacun-e. Les méthodologies mises en place sont, en ce sens, toujours conçues « sur mesure », propres aux enjeux du territoire concerné et de ses habitant-es.

Je me suis demandée, enfin, dans quelle mesure cette action située pouvait s'étendre à d'autres territoires et à d'autres acteur-rices afin d'initier une véritable action transformative à l'échelle de la ville. Ce passage à l'échelle sous-tend de nombreux enjeux à la fois politiques, économiques et juridiques qui jouent aujourd'hui en la défaveur du design. Pour autant, certaines pratiques couplées à une approche à la fois systémique et stratégique du projet semblent percer ce « plafond de verre » qui les réservait auparavant à la conduite de « petites expérimentations d'usages ».

Il me semble qu'il y a là, pour le design, une nouvelle perspective possible : celle de participer à la construction et au maintien de véritables *communautés de soin*¹⁰⁸. Celle, aussi, de « rompre avec l'irréversibilité et la permanence de la chose¹⁰⁹ » en jouant, avec beaucoup d'agilité, avec la furtivité. Ce maintien ne réside donc pas dans la permanence du lieu, du projet ou de sa gouvernance, mais bien dans ce que Pascal Nicolas-Le-Strat nomme le travail du commun¹¹⁰. En somme, ce que le design a selon moi à apporter au projet de soin et au maintien de l'habitabilité des espaces partagés, c'est la conception de ce qui sera cette expérience du commun. Se faisant, chaque projet de ménagement devient l'occasion d'un apprentissage collectif, la création d'une « nouvelle économie des savoirs », de refonder ce qu'Ivan Illich nommait l'art d'habiter : « demeurer dans ses propres traces, laisser la vie quotidienne écrire les réseaux et les articulations de sa biographie dans le paysage¹¹¹ ».

¹⁰⁸ Je fais ici référence aux *creative communities* dont parle Ezio Manzini dans son article « Making things happen: Social innovation and design » publié dans la revue *Design issues* en 2014.

¹⁰⁹ Michel Lussault. *op cit.*

¹¹⁰ Pascal Nicolas-Le-Strat. *op cit.*

¹¹¹ Ivan Illich, *Dans le miroir du passé : conférences et discours, 1978-1990*. Traduit par Maud Sissung et Marc Duchamp. Paris : Descartes & cie., 1994.

Remerciements

Merci à Silvia Dore, pour avoir accepté de me suivre dans ce travail de recherche, pour avoir entendu mes doutes, pour ses précieux conseils, sa patience, et ses encouragements.

Merci à Ruedi Baur, Roxane Philippon, Frédéric Lecourt, Antoine Fenoglio, Simon Mallo et Johan Viscuso pour nos échanges passionnants sur leurs projets et leurs pratiques qui le sont tout autant.

Merci à Claire Lapassat et Xavier Lesage pour ces quelques mois d'apprentissage qui ont été réellement transformateurs, et ce à bien des égards. Merci à tous mes camarades de la promotion IBD pour les coups de main, les rires et le soutien, en particulier dans la dernière ligne droite. Je nous souhaite à toutes et à tous le meilleur pour la suite.

Merci à tous mes collègues des Sismo, pour cette année sismique à vos côtés et pour tout ce que vous m'avez déjà apporté.

Merci, enfin, à François, Julie, Noémie, et toute ma famille pour m'avoir écouté et encouragé tout au long de cette écriture. Votre soutien est ce que j'ai de plus précieux.

Bibliographie

COURBEBAlSSE, Audrey, et Chloé Salembier. « L'espace Au Prisme de l'éthique Du Care / Housing through the Lens of Care ». *Les Cahiers de La Recherche Architecturale Urbaine et Paysagère*, 10 février 2022.

DENIS, Jérôme, et David Pontille. *Le soin des choses*. Éditions La Découverte, 2022.

DENIS, Jérôme, et David Pontille. « Maintenance et attention à la fragilité ». *SociologieS*, 20 mai 2020.

DUHEM, Ludovic, Kenneth Rabin, et Laurent Bury. *Design écosocial: Convivialités, pratiques situées & nouveaux communs*. It: éditions, 2018.

DUHEM Ludovic. « Design des territoires : une approche biorégionale ». In « CPI : Espaces [&] Publics ». 27 janvier 2022, Marseille. Musée d'Histoire de Marseille [en ligne], (consulté le 18 décembre 2022), <<https://youtu.be/J81aOMOh770>>

FLEURY-PERKINS, Cynthia, et Antoine Fenoglio. *Ce qui ne peut être volé. Charte du Verstohlen*. Éditions Gallimard. Tracts, 2022.

FLEURY-PERKINS, Cynthia, et SCAU. *Soutenir. Ville, architecture et soin*. Éditions du Pavillon de l'Arsenal, 2022.

FRIES-PAIOLA Cécile et Axelle De Gasperin. « Introduction : Les pratiques habitantes au cœur de la recherche contemporaine sur les «lieux de la ville», *Revue Géographique de l'Est*, vol. 54, n°3-4, 2014.

GILIGAN Carol. *In a different voice: Psychological theory and women's development*. Harvard University Press. 1982.

GRAHAM, Stephen, et Nigel Thrift. « Out of Order: Understanding Repair and Maintenance ». *Theory, Culture & Society* 24, no 3, 2007.

HALL Tom et Robin James Smith, « Care and Repair and the Politics of Urban Kindness », *Sociology*, 2015.

HEIDEGGER Martin, « Bâtir Habiter Penser » in *Essais et conférences*, 1954, traduit de l'allemand par André Préau, Préface de

Jean Beaufret, Paris, Gallimard, 1958, pp.170-193.

ILLICH Ivan. « L'art d'habiter » in: *Dans le miroir du passé : conférences et discours, 1978–1990*. Traduit par Maud Sissung et Marc Duchamp. Paris : Descartes & cie., 1994.

INGOLD, Tim. *Being Alive. Essays on Movement, Knowledge and Description*, London, Routledge, 2011.

JACOBS Jane. *Déclin et survie des grandes villes américaines*, Parenthèses Editions, réédition 2012

JOBIN, Caroline. « La preuve de concept comme outil de développement des capacités de générativité collective : modélisation, expérimentation et conditions de performance ». These de doctorat, Université Paris sciences et lettres, 2022.

KHAINNAR, Smail. « Les nouvelles « cultures de conception urbaine » : Esquisse de quelques traits distinctifs ». *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, no 23 (1 septembre 2021).

LATOUR, Bruno. *Où suis-je ?* Éditions La Découverte. Les Empêcheurs de penser en rond, 2021.

LANGE, Alexandra. « What It Means to Design a Space for 'Care' ». Bloomberg.Com, 4 novembre 2021. <<https://www.bloomberg.com/news/features/2021-11-04/what-care-means-in-design-planning-and-architecture>>

LECONTE, Christine, et Sylvain Grisot. *Réparons la ville ! Propositions pour nos villes et nos territoires*. Apogée, 2022.

LEFEBVRE, Henri. *La révolution urbaine*. Gallimard., 1970.

LEFEBVRE Quentin. *La cartographie sensible, un outil pour documenter le ressenti des habitants*. In : *VIIe rencontres du Forum des politiques de l'habitat privé*, 19 juin 2019.

LUSSAULT, Michel. « Chapitre 12. Porter attention aux espaces de vie anthropocènes. Vers une théorie du spatial care ». In *Penser l'Anthropocène, 199-218*. Académique. Paris: Presses de Sciences Po,

2018.

MACÉ, Marielle. « Nos cabanes - AOC media ». *AOC media* - Analyse Opinion Critique, 31 mars 2018. <https://aoc.media/fiction/2018/04/01/nos-cabanes/>.

MANZINI Ezio. *Design, when everybody designs*, MIT Press, 2015.

MATTERN, Shannon. « Soins et maintenance ». *Revue Habitante*, no 1, 2022.

MÉNARD, François, et Bertrand Vallet. *La Cartonnerie. Expérimenter l'espace public*, Saint-Etienne 2010-2016. PUCA. Recherches, 2016.

MONNIN Alexandre, Diego Landivar, et Emmanuel Bonnet. *Héritage et fermeture : une écologie du démantèlement*. Divergences, 2021.

NICOLAS-LE-STRAT, Pascal. *Le travail du commun*. Éditions du Commun, 2016.

NICOLESCU, Basarab. *La transdisciplinarité*. Éditions du Rocher., 1996.

NOVA Nicolas. *Enquête, Création en design*. Head Publishing. Manifeste, 2021.

PAQUOT, Thierry. « Ménager le ménagement ». *Topophile*. Consulté le 1 novembre 2022. <https://topophile.net/savoir/menager-le-menagement/>.

PAPANÉK Victor. *Design pour un monde réel, Écologie humaine et changement social*, Paris, Mercure de France, 1974.

PEREC Georges. *L'Infra-ordinaire*. Le Seuil, 1989.

PIROT, Marie-Clotilde. « La preuve ». *Le Télémaque* 22, no 2 (2002)

RAYNAUD Michel et Pauline Wolf. *Design urbain: approches théoriques - Volume 1 : Approches historiques et conceptuelles*, Sous la direction de Gérard Beaudet et Clément Demers, Observatoire Ivanhoé Cambridge du développement urbain et immobilier, 2009.

RICARD, Sophie. « Manifeste du Laboratoire des Délaissés, programme de recherche de La Preuve par 7 ». Chaire de Philosophie à l'Hôpital. Consulté le 29/12/2022. <<https://chaire-philosophie.fr/le-laboratoire-des-delaisses-programme-de-recherche-de-la-preuve-par-7/>>

RICARD, Sophie, et Édith HALLAUER. « La permanence architecturale ». *L'école du terrain*. Consulté le 29 décembre 2022 <<https://lecoleduterrain.fr/maniere-de-faire/la-permanence-architecturale/>>

ROYER, Marine. « Design social. Éléments constitutifs d'un projet sur le maintien à domicile des personnes âgées et en situation de handicap ». *Ocula* 21, 2020.

THACKARA John. *In the bubble : de la complexité au design durable*, Saint-Étienne, Cité du design, 2008.

THÉVENOT Laurent. *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*. La Découverte, 2006.

TRONTO, Joan. « Caring Architecture ». In *Critical Care, architecture and urbanism for a broken planet*, MIT PRESS, 2020.

TRONTO, Joan. *Un monde vulnérable*, La Découverte, 2009.

TRONTO Joan. « Du care », *Revue du MAUSS*, vol. 32, no. 2, 2008.

VERCAUTEREN David. *Micropolitiques des groupes: Pour une écologie des pratiques collectives*. Les Prairies Ordinaires; 1er édition, 2011.

VIAL, Stéphane. « De la spécificité du projet en design : une démonstration ». Communication et organisation. *Revue scientifique francophone en Communication organisationnelle*, no 46 (1 décembre 2014)



Liste des entretiens

Ruedi Baur

Designer et co-fondateur de l'association Civic City

Antoine Fenoglio

Designer et co-fondateur des Sismo

Directeur du design, de l'expérimentation et du déploiement de la Chaire de Philosophie à l'Hôpital

Frédéric Lecourt

Designer et co-fondateur des Sismo

Simon Mallo

Designer, architecte et co-directeur des Sismo

Roxane Philippon

Designer au sein de l'association Carton Plein

Johan Viscuso

Designer de service au sein des Sismo

Guide d'entretien

- Présentation
- Quels projets avez-vous accompagnés ? Quels étaient leurs ambitions et leurs enjeux ? Quel était votre rôle vis-à-vis de chacun d'entre eux ?
- En quoi pourrions-nous dire qu'ils participent à une logique de soin des espaces en milieu urbain ?
- Quel regard portez-vous, plus généralement, sur les nouvelles cultures de conception urbaine ? (implication des publics, ouverture du chantier, attitude d'improvisation...)
- Comment le design y participe-t-il ? Quel est son apport ? Que permet-il ? Que produit-il ?
- Quels outils manipulez-vous pour observer cette fragilité ?
- Quelles sont les difficultés rencontrées ?
- Comment travailler l'appropriation du projet : par les habitant-es ? par les acteurs de la ville ? ou toute autre personne impliquée ?
- Comment s'assurer du maintien du projet au-delà de sa livraison finale ?
- Y a-t-il des négociations spécifiques à mener ? De quelle type ?



La poésie dans le tissu, Civic City, 2022.